

B.I.R.

5447

E MOURTA

Le Catholicisme

de la Maison d'Autriche &
des Hongrois



AVIGNON

1934

Prix 5 frcs

5469
~~5453~~

JEAN DE MOURTA



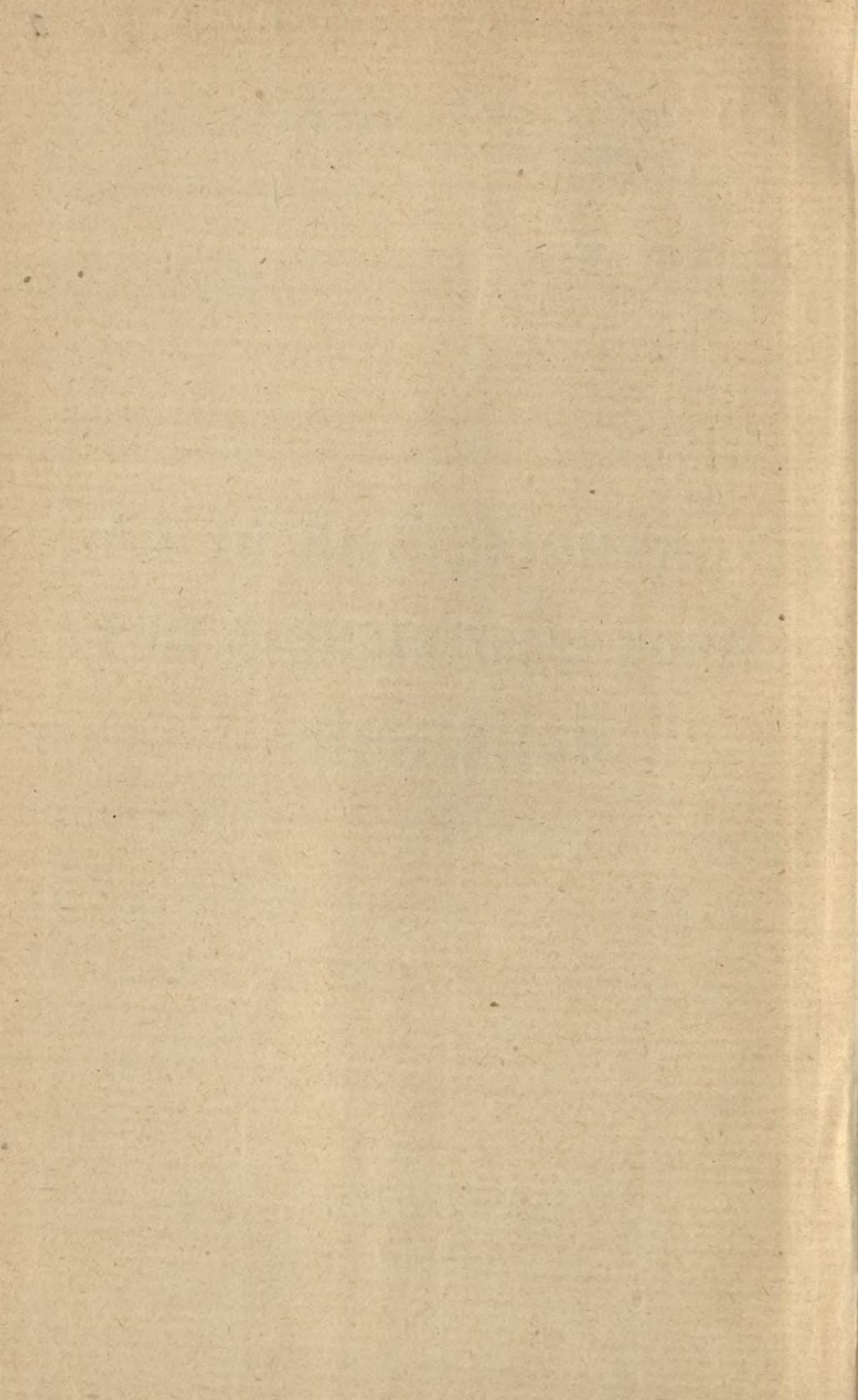
LE CATHOLICISME DE LA
MAISON D'AUTRICHE & DES
HONGROIS



AVIGNON

1934

Nr. 120/1934



En Europe et même en Amérique, on entend souvent affirmer que l'écroulement de l'Empire d'Autriche aurait été pour l'Eglise Catholique un véritable cataclysme, quelque chose de semblable à la disparition du tzarisme pour l'orthodoxie non unie, ou à l'abolition du califat pour le Croissant. On prétend aussi que la Hongrie a été et serait encore un pays essentiellement catholique. Les Américains protestants sont, sur ce dernier point, mieux informés que beaucoup de Français; c'est la cause pour laquelle leur magyarophilie est si profonde et, de leur point de vue, plus justifiée.

Que celui qui a visité Vienne avant la guerre, et a pu, à la procession de la Fête Dieu, voir l'empereur François Joseph entouré d'archiducs, à pied en grand uniforme et tête-nue suivre le Saint-Sacrement porté dans la grande voiture de gala de la Cour par un simple prêtre, — ait été ému, rien de plus naturel. Que pour ce voyageur superficiel, la piété et le catholicisme de la maison d'Autriche soient un dogme qui ne souffre contestation, rien à dire; mais les intellectuels, les diplomates et les hommes d'Etat ne doivent pas conclure seulement d'après les apparences. Le catholicisme de la maison d'Autriche mérite une étude autrement approfondie.

Il faut savoir que l'histoire connaît trois maisons d'Autriche. La première commence avec Léopold de Babenberg, qui devint Margrave d'Autriche en 983, et s'éteignit avec Frédéric le Vaillant le 12 juillet 1246. Les Babenberg ont tous été de bons catholiques, comme du reste presque tous les princes chrétiens du X au XIII siècle. Léopold VI de Babenberg est connu sous

Friedrich der Streitbare

le nom de Léopold le Catholique. L'empereur Rodolphe de Habsbourg, après la bataille sur la March en 1278, donna les États autrichiens à son fils Albert de Habsbourg, qui devint la tige de la seconde maison d'Autriche. Les Habsbourg régnèrent jusqu'au XVIII^e siècle sur l'Espagne, les Pays-Bas, l'Allemagne, et dominèrent l'Amérique et l'Italie. Ils furent eux aussi tout aussi bons catholiques que les Babenberg. En exceptant le sac de Rome sous Charles Quint, les Habsbourg ne firent aucun acte hostile à l'Eglise Catholique ou envers le Saint-Siège. Les efforts que les empereurs de la maison de Habsbourg firent pour la défense du christianisme en danger, en essayant de chasser les Turcs d'Europe, les font dignes de la reconnaissance de l'humanité entière. Mais ces Habsbourg s'éteignirent en la personne de Charles VI d'Autriche mort en 1740, sans héritier mâle. Avec la fille de Charles VI cette seconde maison d'Autriche disparut elle aussi. Marie Thérèse, l'unique fille de Charles VI, en épousant le duc François de Lorraine, créa la troisième maison d'Autriche au profit des princes de Lorraine, ceux qui régnèrent en Europe jusqu'en Novembre 1918.

François de Lorraine en mourant laissait à son fils, Joseph le titre d'Empereur et une fortune colossale, qu'il s'était faite grâce à l'agio et aux spéculations. Joseph II ne commença de régner qu'après la mort de sa mère en 1780. Avec lui, une ère nouvelle s'ouvre dans l'histoire d'Autriche.

Ce n'est pas aux Belges, qui en faisant contre l'empereur sacristain, la Révolution Brabançonne, contribuèrent peut-être le plus à abattre le Joséphisme, qu'il est nécessaire de rappeler les abus de Joseph II. Il serait donc superflu, si non pour que cette étude fût complète, d'insister ici sur le caractère tout spécial du Catholicisme que professait le premier empereur de la maison Habsbourg-Lorraine.

Elevé par Bartenstein dans les idées philosophi-

ques du siècle, dans leur sens anticatholique surtout, il fit table rase de toutes les traditions catholiques des Babenberg et des Habsbourg et essaya de transformer l'Autriche en un état laïque et centralisé. Avec une fiévreuse ardeur, il annonça sa réforme ecclésiastique, une vraie révolution.

Anticlérical fanatique, il ne se gêne pas de traiter les prêtres catholiques de Fakirs et d'Ulémas. Il écrit aux philosophes ses amis, qu'il arrachera : à la tribu de Lévi le monopole de l'intelligence humaine". Dans ce but, il interdit à ses sujets d'étudier à Rome. Les congrégations autrichiennes n'ont plus la permission d'avoir leurs supérieurs à Rome. Le clergé entier, évêques y compris, ne peut plus correspondre avec le Saint Siège. Les bulles et toutes les expéditions de la cour de Rome n'entrent en Autriche, sans son placet. Par contre, l'Empereur nomme des évêques et confère des bénéfices, sans que Rome puisse dire quoi que ce soit. Tous les couvents sont fermés et les religieux expulsés des monastères.

Les meubles et les immeubles de ces couvents constituèrent une caisse spéciale, administrée par des employés de la cour. Cette caisse devait servir de petites pensions aux religieux moniales sécularisés par l'Empereur, fonder et entretenir les séminaires, subventionner les églises des villages.

Cela ne lui suffit pas : ce fut lui qui dicta aux séminaires leur programme d'études. On devait y enseigner la doctrine de Febronius. Par décret impérial, il règle l'heure et le nombre des messes. Quand le Pape, effrayé des conséquences de ces réformes, vint à Vienne pour le supplier de renoncer à cette politique anticatholique, Joseph II l'envoya causer avec son chancelier, le prince de Kaunitz, un protestant...

Joseph II mourut en 1790, après dix années de règne. Il avait voulu faire de l'Empereur un despote qui aurait civilisé ses peuples grâce à des fonctionnaires ne relevant que de lui.

Dans cette autocratie bureaucratique les prêtres et les évêques ne pouvaient avoir un autre rôle que celui des autres employés. Le joséphisme n'est qu'une hérésie, qui fait de l'empereur le chef réel de l'église. Le joséphisme s'approche beaucoup du gallicanisme et encore mieux de l'orthodoxie moscovite. Très probablement, Joseph II s'est inspiré de la réforme ecclésiastique de Pierre le Grand. Aussi, comme les peuples de Joseph II étaient foncièrement catholiques, cette tendance d'assujétir l'Église à l'état ne put passer telle quelle et sans quelques frictions, dont la Révolution Brabançonne n'est pas la moindre.

Léopold II, comme Grand-Duc de Toscane, avait été l'émule de son frère. Tout comme Joseph, il fit des réformes ecclésiastiques, mais — beaucoup plus intolérant que son frère aîné il ne se faisait pas scrupule en l'Italie d'envoyer aux galères ceux de ses sujets qui n'admettaient pas le jansénisme. À Vienne, il se rendit cependant compte qu'il n'était pas de force à maintenir la législation religieuse de Joseph sans risquer une révolution; et alors, pour avoir la paix, il abrogea tout simplement toute la réforme de son prédécesseur. Le joséphisme fut légalement aboli: mais comme le fait observer très judicieusement Louis As-seline dans son Histoire d'Autriche — le joséphisme laisse des souvenirs féconds. Il fut invoqué dans la monarchie des Habsbourg tout comme le Prayer Book en Angleterre et les „Droits de l'Homme“ dans la France républicaine. Tant qu'ils régnèrent les princes Habsbourg — Lorraine, puisèrent dans le joséphisme, leurs principes de politique ecclésiastique. Ils modifièrent, quelque fois et en apparence, leur attitude, mais continuellement ils s'efforcèrent de commander à Rome. Dans leurs états, il se servirent du catholicisme dans des buts politiques.

Léopold II ne régna que deux ans (1790 — 1792) et le troisième fils de Marie-Thérèse et de Fran-

çois de Lorraine lui succéda. François I était un prince pieux et un grand adversaire de la Révolution française. Cependant cette piété ne l'empêcha pas un seul moment d'offrir sa fille à Napoléon. Conséquent avec les principes josphistes, l'annulation du premier mariage de Napoléon par l'officialité de Paris lui suffit : il méprisa les constitutions pontificales qui, réservent au Pape l'annulation des mariages princiers. Tout au plus ces dernières constitutions ont-elles pu apaiser sa conscience à lui, lorsque plus tard il fut question de jeter Marie-Louise dans les bras de Neipperg. Il put dire en 1814 que ce n'était pas précisément un adultère. C'est probablement la raison pour laquelle il traite le fils de Napoléon, tout comme ses descendants allaient traiter les descendants de Neipperg. Mais le duc de Reichstadt se vengea d'une certaine manière sur les Habsbourg-Lorraine. (Une légende non sans fondement le considère être le père de François — Joseph). Mais revenons à François I.

La coalition avait besoin du concours du beau-frère de l'empereur des Français. L'Autriche assure donc Murat que s'il devenait traître à sa patrie et à son maître, elle lui garantissait comme prix de la trahison la couronne de Naples. Mais voilà qu'après la chute de Napoléon, Louis XVIII prétend que Naples est la propriété des Bourbons et Marie-Caroline accuse son impérial frère de la dépouiller en faveur de Murat. François d'Autriche désirait tenir la parole donnée au Roi de Naples, et il chercha une solution transactionnelle, pour sortir de l'impasse dans lequel le mettaient le roi de France et sa propre soeur. L'Autriche offrit à Murat les Légations qu'elle occupait militairement. Et lorsque Murat, par son jeu de bascule dégagea François I de ses obligations envers lui, l'Autriche essaya de s'annexer cette partie des États de l'Église. Le fait est connu et Gervinus dans "l'Histoire du XIX siècle" est catégorique. „Les Légations que l'Au-

triche avait occupées et qu'elle avait traitées avec les plus grands ménagements, la tentèrent et elle aurait voulu les enlever aux Etats de l'Eglise" affirme-t-il dans le volume II. page 260 — 70 de son Histoire. Et dans le suivant (III.18) après avoir raconté les difficultés que l'Autriche faisait à Pie VII, il dit textuellement que „l'expérience montrait au Pape qu'il trouvait dans les princes protestants des auxiliaires plus efficaces que dans l'Autriche“. Et encore plus dans le mysticisme d'Alexandre I, aurait-il pu ajouter. Cette divergence entre l'empereur „catholique“ et le czar „ortodoxe“ éclata une fois de plus à Troppau, lorsqu'il fut question de réprimer la révolution napolitaine. L'Autriche désirait obtenir des alliés le mandat d'intervenir à main armée dans les affaires de Naples; c'était un pas de plus vers la conquête de l'Italie. Le czar émit l'opinion de charger le Pape d'une médiation entre les Napolitains et leur Roi. L'Autriche critiqua la proposition de la Russie, seulement à la fin, et d'assez mauvaise humeur, elle y acquiesça. Le czar immédiatement écrivit au Pape le priant de faire connaître aux Napolitains le but des alliés, leur expliquer la justesse de leurs résolutions et démontrer à la nation napolitaine la nécessité de se réconcilier avec l'Europe. L'empereur d'Autriche prit un tout autre ton dans sa lettre au Pape. Il écrivit à Pie VII pour lui faire savoir qu'une de ses armées se trouvait sur les lieux pour donner de la force aux paroles du Pape et aux décisions de l'empereur d'Autriche. Gervinus, protestant hostile aux catholiques, raconte cet incident et assure (XI.31 = 32) que cette médiation, si elle avait eu lieu, aurait permis aux alliés de se tirer sans déshonneur de tous les embarras. Comme seulement l'Autriche profita de ce que la médiation du Pape avorta; il est aussi permis de croire que l'avortement a été dû pour le moins en partie, à ses machinations, qui autorisèrent Gervinus à dire (XI.46) que cette „politique

peu délicate de Metternich n'évitait pas de demander aux princes des actes déshonorants".

Mais nous ne sommes pas aussi rigoureux que Gervinus et nous dirons que cette mauvaise humeur de l'Autriche à voir le Pape s'interposer comme médiateur à Naples, pourrait s'expliquer par des raisons politiques. Malheureusement, ces raisons politiques ne vont pas de tout à un empire qui voulait passer pour l'état catholique par excellence.

Excusons quand même l'Autriche qui à Troppau, par égoïsme politique, réussit à empêcher Pie VII d'être médiateur à Naples; cette médiation aurait donné au Pape du prestige et de l'autorité. Mais à Verone, deux ans plus tard, l'Autriche eut l'occasion non seulement de contribuer à la libération d'un peuple chrétien qui avait versé son sang pour secouer le joug des Turcs, mais aussi faire cesser la schisme oriental. Laissons toujours Gervinus dire quelle fut l'attitude de l'Autriche en ce moment historique.

„Une délégation grecque ayant à sa tête le comte Metaxas arriva en Italie au courant du mois d'Octobre 1822 et demanda au Pape la permission de traverser le territoire romain pour se rendre à Vérone. Pie VII, ce pape plein d'humanité aurait volontiers facilité ce voyage et, voire appuyé les requêtes de la délégation. Il écrivit donc dans ce sens au cardinal Spina, son plénipotentiaire au congrès de Vérone. Les princes invitèrent le cardinal de signifier aussitôt aux délégués grecs qu'on ne les admettrait pas à présenter leur doléances et qu'ils ne recevraient même pas de réponse à la lettre qu'ils avaient adressée au congrès. Ces délégués attendaient encore à Ancône, lorsqu'ils furent rejoints par l'évêque Germanos et par Petrobey fils, portant au Pape un très important message destiné à réconcilier l'Eglise Grecque avec le Saint-Siège; mais le Pape, entièrement sous la dépendance de l'Autriche qui gardait avec ses troupes les Etats de l'Eglise

né put même consentir à entamer ces négociations si séduisantes pour lui. Les délégués furent obligés par l'Autriche à sortir d'Italie sans avoir réalisé leur dessein". (XII.91-92).

Ce fait tout seul suffirait pour enterrer la légende de la piété catholique des princes de Habsbourg — Lorraine. Mais nous pouvons continuer à feuilleter notre dossier.

Metternich trouvait Pie VII trop débonnaire et le libéralisme éclairé du Cardinal Consalvi ne lui disait rien de bon. Cependant Metternich était loin d'être borné, et si l'Autriche conseillait au Pape la manière forte ce ne pouvait être que dans un but inavouable. Son jeu se découvrit après la révolution italienne, qui fut l'épilogue de celle de Juillet 1830 de Paris,

Au mois de mai 1831, l'Autriche se montrant inquiète du sort des États de l'Église, s'adresse à la France, à la Russie, à l'Angleterre et à la Prusse afin que d'accord avec l'Autriche, les cinq puissances demandent au Pape d'introduire dans ses états les réformes qu'elles considéraient nécessaires pour maintenir l'ordre et la tranquillité en Italie. Grégoire XVI, l'Autriche le savait très bien, ne considérait pas du tout ces réformes comme nécessaires et il répondit comme on pouvait s'y attendre. La France, la Russie, l'Angleterre et la Prusse vexées par la réponse de Grégoire XVI, renoncèrent à leur médiation. Seuls les Romagnols qui s'étaient fait des illusions sur cette médiation provoquée par l'Autriche, se révoltèrent de nouveau. L'Autriche saisit le prétexte pour occuper Bologne. „Les Autrichiens se conduisirent de telle façon que pour les Romagnols ils parurent presque des amis. A Vienne, on fit honneur de ce résultat à la dextérité de M. de Metternich: on lui attribua l'intention d'accoutumer les Italiens à la domination autrichienne“. Ces appréciations sont de Louis Blanc (Histoire de Dix Ans III.167).

Et si la France ne se dépêchait pas d'occuper Ancône, dès lors et bien avant le Royaume d'Italie, l'Autriche aurait dépouillé l'Eglise de ses états.

Quelques années après (1835) François I mourait, Son héritier fut Ferdinand. Le fils aîné du beau-père de Napoléon était un épileptique pauvre d'esprit; ses frères n'étaient guère plus aptes à régner. Dès ce jour, on se rendit compte, que seuls les petits fils de François étaient sains d'esprit et capables de régner, mais c'étaient des enfants, et une régence était, pour bien des motifs, une impossibilité. Un conseil de famille décida que Ferdinand serait proclamé empereur. Metternich continuera à tenir les rênes de l'Etat, dorénavant tout seul. C'était la seule solution qui pouvait éviter le règne de l'Archiduchesse Sophie. Pour qu'elle ait été admise par tous, il fallait que le prince de Metternich se fût continuellement identifié avec la mentalité et les intérêts de Habsbourg-Lorraine.

Quels étaient ses sentiments envers le Saint Siège et la Papauté, on peut en juger par l'attitude de l'Autriche depuis 1815. „Le gouvernement pontifical écrivait-il en 1832 au comte Apponyi, appartient malheureusement à la catégorie de ceux qui sont moins capables de gouverner. „Et en 1835, il était encore plus clair; „J'avoue que je ne comprends pas comment un protestant se fait catholique à Rome“.

Pour Metternich, comme pour les Habsbourg Lorraine, le catholicisme romain ne valait pas grande chose. Le seul catholicisme raisonnable était celui qui avait créé Joseph II et tel que les successeurs de ce dernier l'avaient travesti.

On peut avoir d'autres opinions que Metternich; on a le droit de juger sévèrement son caractère, mais personne ne peut contester l'intelligence, les talents et l'habileté du Chancelier. Aussi sans la révolution de 1848, très probablement le régime Metternich aurait-il duré jusqu'à sa mort en 1859, car Ferdinand vécut jus-

qu'en 1875. Mais après sa fuite devant la révolution victorieuse, et parceque le Prince de Schwartzenberg ne voulut accepter le pouvoir des mains d'un souverain incapable de régner, Ferdinand dut abdiquer, son frère renoncer à ses doits. Ainsi le fils aîné de l'Archiduchesse Sophie, à peine âgé de dix-huit ans, fut-il proclamé empereur d'Autriche, Roi Apostolique de Hongrie, Roi de Bohême, de Venise, Lombardie, d'Illyrie Carniole, Grand Prince de Transylvanie, Duc de Bucovine, et Roi de Jérusalem.

Quand il monta sur le trône François-Joseph Charles, né en 1830 ressemblait d'une manière extraordinaire à son cousin le duc de Reichstadt quand celui-ci avait le même âge. Dernièrement, dans les greniers de Schoenbrunn on a trouvé une gravure qui représente le fils de Napoléon tenant sur ses genoux le futur empereur d'Autriche. Cette gravure a été reproduite dans l'Illustration, et elle est impressionnante ! D'autant plus impressionnante que le nom de François-Joseph-Charles, fut donné au Roi de Rome en honneur de son grand-père maternel, l'empereur François I, de son oncle Joseph Bonaparte, Roi d'Espagne et de Charles Bonaparte, le père de Napoléon.

On dit que François Joseph en apprenant qu'il succédait à son oncle se serait écrié : „Adieu, ma jeunesse !“ Il régna plus de soixante ans, et pendant ce long règne il put constater tous les symptômes qui permettaient aux gens avisés de prévoir la dissolution de l'empire autrichien. M. Paléologue, dans ses souvenirs, nous a raconté comment l'impératrice Eugénie, que François Joseph visitait dans sa ville de Cap Martin lui a dit que ce dernier ne se gênait pas de confier à la veuve de Napoléon III combien il était peu victime des illusions monarchistes, et qu'il se croyait heureux si l'empire durait jusqu'à sa mort. La Providence qui le fit goûter toutes les douleurs, lui épargna celle de survivre à l'empire autrichien. Cepen-

dant c'est la seule qu'il aurait méritée, pour expier les fautes qui contribuèrent pour beaucoup à la débâcle

François Joseph avait été élevé par sa mère pour régner en Autriche. D'une intelligence lucide sans être éclatante, travailleur par devoir, aimable quand il daignait l'être, assez froid par tempérament, d'une sentimentalité très limitée, sans être égoïste, il était trop esclave de l'étiquette et des traditions pour faire face à une situation désespérée. C'est l'excuse de ses fautes politiques. Après la révolution qu'il ne put réprimer en 1849 qu'avec le concours de la Russie, il crut que ceux-là avaient raison, qui lui conseillaient de revenir au système de Joseph II. Il gouverna en autocrate pendant une douzaine d'années, et ce que l'on nomme l'absolutisme autrichien, ne fut pas la partie la moins remarquable de son règne. Mais en plein XIX^e siècle, centraliser et germaniser, c'était absolument impossible; surtout si, en même temps, on continuait à chicaner L'Eglise. Ce fut la cause qui le décida en 1854 à signer avec Rome un concordat, qui permettait d'espérer la destruction du joséphisme religieux.

L'absolutisme autrichien ne convenant pas du tout à l'Italie, il hâta la guerre de 1859, qu'il perdit à Magenta et Solferino. François-Joseph signa les préliminaires de Villafranca, par lesquels en dehors de sa renonciation à la Lombardie, l'Autriche s'engageait à entrer avec Venise dans une confédération italienne présidée par le Pape. La France et l'Autriche devaient unir leurs efforts pour que les ducs de Toscane et de Modène pussent rentrer dans leurs états comme souverains constitutionnels en accordant à leurs sujets une amnistie générale. Il fut stipulé par la France que ces efforts en faveur des ducs n'iraient pas jusqu'au recours aux armes.

Napoléon III avait tiré l'épée de la France pour libérer l'Italie, et à Villafranca il fit à l'Autriche des

concessions qui mécontentèrent l'Italie. Ce recul de l'Empereur des Français avait cependant ses raisons d'être. De Paris, l'Impératrice Eugénie lui écrivit de finir la guerre. Les partis avaient escompté la défaite de Napoléon. Marie Kalergis qui était à cette époque en France (le 6 juin 1859) écrivait de Paris à son gendre, le Comte François Coudenhove : „M. Thiers. chez lequel j'ai dîné en compagnie de Lord Brougham et de quelques Romains, me citait la dernière phrase du testament du feu roi de Prusse, la voici ; „Rappelez-vous que les plus grands malheurs, de l'Europe et de l'Allemagne, viennent des rivalités qui existent entre la Prusse et l'Autriche. Rappelez ces paroles à qui de droit“, ajoutait-il.

Le fait est qu'en Allemagne, on se préparait à venir au secours de l'Autriche en attaquant la France sur le Rhin ; Victor - Emmanuel montrait encore une fois du bon sens en tâchant de calmer Cavour par ces mots : „Si Napoléon fait la paix, c'est qu'il ne peut faire autrement“.

Quand même, à Zurich, où fut signée la paix, dans le traité austro-italien, il ne fut pas question de la confédération italienne. Par contre dans le traité avec la France, les plénipotentiaires d'Autriche réussirent à insérer un article, dans lequel on prévoit que „les limites territoriales des états indépendants qui n'étaient pas parties dans la dernière guerre, ne pourront être changées qu'avec le concours des puissances qui ont procédé à leur formation et reconnu leur existence“.

En France on avait toujours pensé que l'unité italienne et son indépendance devaient se faire par le moyen d'une fédération. Henri IV avait le premier, envisagé une confédération italienne. Dans son projet de pacification de l'Europe, Louis XIV rédigea personnellement les statuts d'une telle confédération qui aurait eu une diète permanente et une armée de 80.000 hommes commandés par le roi de Sardaigne, ou—en son

absence— par le roi de Naples. Les intrigues de la maison d'Autriche firent échouer ce projet. Victor-Amédée III chargea d'Hauterive de faire un nouveau projet, cette fois-ci dirigé contre la France. L'Autriche ne l'accepta qu'à la condition que la confédération fût mise sous sa direction, le Pape le repoussa par crainte qu'au lieu d'être inspirée par la défense de l'Italie, de la religion et du Saint-Siège, cette confédération n'eût en réalité un tout autre but“. La crainte du Pape était bien fondée : on voulait renforcer la coalition antifrançaise. En 1859 les Italiens ne voulaient pas d'une confédération telle que l'envisageaient les préliminaires de Villafranca. Ils auraient cependant accepté une confédération sous l'hégémonie de la maison de Savoie, avec le Prince Napoléon comme Grand-Duc de Toscane et le Prince Murat comme Roi de Naples, et si les États de l'Eglise obtenaient une administration laïque.

La grande question demeurait encore celle de la liberté et de l'indépendance du Saint Siège. Dans cette question, l'Autriche depuis le sac de Rome, a toujours eu ses arrière-pensées, et sa politique a manqué de sincérité.

Les démêlés de Pie VI avec la République Française avaient amené l'occupation de Rome est quand il mourut à Sienne le 29 Août 1799, Pie VI n'était plus prince temporel. Avant que la révolution l'eût forcé à s'exiler, par le traité de Tolentino, il avait abandonné à la république Cisalpine les légations de Bologne et de Ferrare, et la Romagne entière. Ancône devait rester sous occupation française jusqu'à la paix générale; par contre il était resté maître de Rome et on lui avait promis la restitution des duchés d'Urbino et de Macerata. A la mort de Pie VI, les armées françaises avaient quitté l'Italie; l'Autriche, après avoir éconduit la Russie et l'Angleterre, gardait Venise et ce que Bonaparte lui avait accordé, et en dehors de ses anciennes possessions elle s'était par-

tout installée à la place des Français, en Piémont, à Florence et dans les États de l'Église. Les cardinaux auraient voulu se réunir en Conclave au Vatican; mais l'Autriche, qui désirait que le futur pape ne revendiquât pas ce que Pie VI avait cédé par le traité de Tolentino et qui à ce moment paraissait assuré à l'Autriche, se prit de telle manière que le Conclave fut convoqué par le Doyen du Sacré Collège à Venise en territoire autrichien. Puis on temporisa, pour réussir à élire un pape, décidé à demeurer à Venise. „M. Thugut ne fait que temporiser et attend son moment pour tromper tout le monde“, écrivait de Vienne pendant le Conclave le chevalier de Vallaise au comte de Chalcambert. „Ayant assuré que le Pape sera libre de se rendre à Rome après sa nomination, M. de Thugut met des entraves actuellement pour différer ce moment jusqu'à ce qu'il soit sûr de pouvoir obtenir ce qui lui convient“. Le candidat de l'Autriche était Mattei, mais Chiaramonti fut élu de 14 Mars 1800 et il prit le nom de Pie VII. Le choix de Chiaramonti n'apas plu du tout à la cour de Vienne qui aurait voulu Mattei, on le désapprouva hautement“ écrivait Vallaise six jours après. Les autorités autrichiennes à Venise l'ignorèrent au commencement. Sous prétexte qu'elles n'avaient pas reçu d'instructions de Vienne, elles ne se présentèrent pas de suite. Son couronnement donna lieu à des négociations assez désagréables. Le marquis Ghislien conseilla au Pape un voyage à Vienne, mais Pie VII voulait gagner Rome le plus vite. On s'opposa alors à ce qu'il traversât ce que l'Autriche nomme déjà les anciens États pontificaux. Lorsque les autorités apprennent que le commandant d'une frégate turque offrait au Pape de le transporter à Ancône, l'Autriche le laisse partir et l'embarque sur la „Bellone“.

L'Autriche ne fut jamais sympathique à Pie VII qui s'efforça de gagner le coeur de ses sujets par bon-

té et tolérance. Les papes qui lui succédèrent ne comprirent pas aussi bien que lui, les vrais desseins de l'Autriche. Peut-être Leon XII en écoutant l'Ambassadeur d'Autriche lui conseiller de ne pas solenniser le jubilé de 1825, se rendit-il compte combien peu spirituel était le catholicisme des princes de Habsbourg-Lorraine. On sait qu'il refusa de suivre ces conseils et le succès du jubilé fut une des consolations de ce Pape.

Elu en 1846, malgré l'Autriche, tout comme Pie VII en 1800, le cardinal Mastai Feretti, devenu le pape Pie IX, était aimé des Italiens. Des hommes comme Geoberti et Massimo d'Azeglio jugeaient qu'il serait l'Homme providentiel, à qui l'Italie devrait son émancipation. C'était peut-être aller un peu trop vite. Patriote, aimant l'Italie comme un vrai Italien, Pie IX était avant tout prêtre. Devenu chef de L'Eglise, et comme il savait que les habitants des Etats de l'Eglise désiraient être gouvernés tout autrement qu'ils ne l'étaient, il tâcha les gagner par des réformes. Il alla jusqu'à leur donner un régime parlementaire. Le duc de Broglie dans ses mémoires, écrit que débarquant à Civita-Vecchia, il entendit un gros homme barbu répondre à sa demande : „E fatto il Papa ?“ par „Si, è fatto è liberale coglione !“ Et le même duc de Broglie rapporte que Pie IX à la nouvelle du résultat de la révolution du 24 février 1848, sans trop s'apitoyer sur le sort des d'Orléans, se serait exclamé : „Voilà ce que c'est que de vouloir gouverner par la force et non par l'amour !“

Bien avant cette révolution, il s'était préoccupé de réformes. „Un pape constitutionnel était-ce possible, et à quelles conditions ? Comment mettre le pouvoir spirituel à l'abri des usurpations d'une assemblée législative ? Où placer la limite des deux pouvoirs, et comment élever entre eux une barrière assez forte pour qu'elle ne fût pas franchie ? Telles étaient les questions que

Pie IX se posait et sur lesquelles il demandait l'avis de Rossi, ambassadeur du roi Louis-Philippe auprès du Saint Siège. Ce problème constitutionnel, Rossi ne le croyait pas insoluble et le Pape fut de son avis.

Il essaya donc très sincèrement de gouverner les États de l'Église en prince constitutionnel. L'infâme assassinat de Rossi, qui avait accepté d'être son premier-ministre, le découragea. Il quitta Rome et s'installa à Gaëte. Les révolutionnaires extrémistes portent justement la responsabilité des troubles qui firent échouer les bonnes intentions de Pie IX, mais les agents de la police autrichienne ne sont, eux non plus innocents. „Nous savons très bien, disait à Bastide l'ambassadeur d'Autriche à Paris, que votre armée est désorganisée, vos finances ruinées et que vous ne pouvez faire la guerre“.

Et le Pape devait être réinstallé dans ses États. C'est ce qui poussa l'Autriche à faire échouer la proposition de faire occuper Rome par un corps de troupes mixtes, par l'Espagne ou des troupes napolitaines. Le moment paraissait favorable à l'Autriche et elle était prête à s'avancer vers Rome. Elle s'y voyait déjà installée pour l'éternité. Seulement c'en était fait tant de la liberté et de l'indépendance du Saint-Siège que de celles de l'Italie.

C'est la justification de l'expédition de Rome, et la raison qui décidèrent le général Cavaignac, un républicain farouche, un radical comme Odilon Barrot, un libéral sans préoccupations religieuses comme Thiers et un catholique plutôt libéral comme le comte de Falloux à donner leur concours à Napoléon III, lorsque simple Président de la République, il envoya en Italie toutes les forces nécessaires pour entrer à Rome avant l'Autriche.

Il était avéré que „la Papauté n'était plus assurée de la possession paisible de Rome, qu'aidée d'un secours extérieur“ comme dit si bien Emile Ollivier

dans son „Empire Libéral“ (II.205). Napoléon III espéra résoudre cette question après la guerre d'Italie. Ayant échoué à Villafranca et à Zurich, il chercha une autre manière de libérer l'Italie, en réconciliant le Piémont avec la Saint-Siège. Le premier Septembre 1859, il adressa aux Puissances des invitations pour le congrès qui devait se réunir à Paris le 19 Janvier suivant. L'Angleterre, toujours favorable à l'Italie, eût été enchantée qu'une organisation fédérale pacifiât la Péninsule, sans qu'il fût question pour le Piémont d'une cession de Nice et de la Savoie à la France. La Russie désirait uniquement que le congrès modifiât certaines dispositions du traité de Paris, qu'elle avait subi après la guerre de Crimée. La Prusse, en secondant la France dans ses efforts de pacification de l'Italie, pouvait espérer son concours pour arriver à la prépondérance qu'elle rêvait obtenir en Allemagne et aux dépens de l'Autriche. Les autres pays catholiques comme l'Espagne par exemple, n'avaient qu'à gagner si la question romaine était résolue d'un commun accord. L'Autriche seule pouvait avoir intérêt à faire échouer le congrès et elle s'y prit si bien qu'elle arriva à ses fins. Elle commença par faire dire au tzar que la France avait l'intention de faire transférer par le congrès le Grand Duc de Toscane dans les Principautés-Unies, mais M. de Montebello déjoua facilement cette intrigue. Beaucoup moins heureux fut l'ambassadeur de France à Rome. M. de Grammont ne parvint pas à persuader au Pape, que la liberté et l'indépendance du Saint-Siège ne pouvaient être assurées à Rome que par les Italiens, et que les autres puissances n'avaient rien de mieux à faire que de s'interposer pour réaliser l'accord nécessaire entre le Saint-Siège et l'Italie.

Malheureusement, l'Autriche avait su se faire des amis à la curie. Ceux-ci de parfaite bonne foi, croyaient que l'Autriche ne se souciait que de la liberté et de l'indépendance de la Papauté. Ils le croyaient

d'autant plus que des catholiques français critiquaient la politique de Napoléon III, les uns par fanatisme, les autres par pure politique. Napoléon III en 1860 était au sommet de sa gloire et de sa puissance. Au congrès il aurait fait au Saint-Siège une situation tout aussi bonne que celle que lui assure à présent la convention du Latran.

L'intransigeance de Pie IX découragea Napoléon. Il renonça au congrès à regret, et se décida à garder ses troupes à Rome jusqu'au jour où la Papauté s'entendrait avec l'Italie.

L'Autriche aurait désiré aussi que l'annexion de Nice et de Savoie rendit la France suspecte à l'Europe. À cette époque Gortchakow parlait à l'ambassadeur de France de la croisade qu'on cherchait à organiser contre la France à cette occasion. Cette coalition aurait permis à l'Autriche de rentrer en Italie, et, dans la conviction qu' „*Austriæ est imperare orbi universo*," elle serait entrée à Rome avec la ferme conviction de ne plus en sortir. Après Sadowa, l'Autriche comprit qu'elle ne pouvait plus espérer un retour de choses qui lui permettrait de dominer l'Italie. Elle se désintéressa des affaires de Rome. Depuis lors, à Vienne, le Pape devint un seigneur sans importance.

Le Parlement autrichien en 1868 abrogea le concordat, sans se soucier des protestations des catholiques. À la Chambre des Seigneurs l'épiscopat fit son devoir, car il sentait qu'on revenait au joséphisme religieux, pour compenser la renonciation à ce joséphisme politique, qu'on nomme absolutisme autrichien. Le comte de Beust raconte dans ses mémoires qu'il n'aurait pu obtenir la majorité de la Chambre des Seigneurs, sans le concours du prince de Hohenlohe et d'autres aristocrates qui se faisaient honneur d'être en premier lieu des *kaiserlich*.

C'est toujours le comte de Beust qui explique pourquoi l'Autriche pour s'allier à la France en 1870, lui demanda de retirer ses troupes de Rome, et laisser le Pape s'arranger comme il le pourra.

Le prince Napoléon, dans une publication, et Emile Ollivier dans l'Empire Libéral, insistent sur cette prétention de l'Autriche Catholique et chacun la juge à sa manière. Depuis l'entrée des Italiens à Rome le joséphisme progressa en Autriche. Et en 1874, François-Joseph sanctionna la loi qui organisait l'Eglise Catholique dans son empire. C'est une loi d'Etat, sur laquelle le Saint Siège ne fut pas consulté. Cette loi disons-le de suite-n'est pas en conflit avec le dogme et le droit canon, comme les pragmatiques de Joseph II, Mais légiférer sur l'Eglise sans l'Eglise c'est quand même une idée joséphiste.

Dans les Etats de la maison d'Autriche, la population était en grande majorité catholique. Dans l'actuelle République Autrichienne, la population l'est dans une immense majorité (96%). Ce peuple autrichien est brave, travailleur et sympathique. Il a été et il est encore profondément catholique. Les Habsbourg-Lorraine n'y sont pour rien. Ils ont trouvé en Autriche, les catholiques et s'ils ont fait quelque chose, ce fut d'essayer à les rendre moins respectueux envers la chaire de Saint-Pierre. Mais comme il leur était difficile de gouverner sans avoir le clergé pour eux, ils se sont efforcés de le transformer en un corps de fonctionnaires dévoués à la maison régnante. Ce clergé a su maintenir le peuple dans la vraie foi et pour cela le clergé autrichien de tout temps mérite les louanges de ceux qui savent quel bienfait c'est pour le peuple la religion. Disons encore que c'est seulement grâce à ce clergé que l'Autriche républicaine résiste au désordre. Mais à cause de son identification avec la maison régnante, quelquefois dans le passé, ce clergé a sombré dans le joséphisme et très souvent il s'est rendu antipathique aux nationalités persécutées. Ce qui est encore pis, il a rendu ces nationalités adversaires du Saint-Siège puisque par ignorance, elles confondent la Papauté avec le catholicisme de la maison d'Autriche,

qui n'était au fond qu'une orthodoxie non-unie de rite latin.

Il en savait quelque chose, le cardinal Consalvi, lorsqu'il disait au comte Barbaroux „qu'il avait de forts soupçons sur la rectitude des intentions de l'Autriche“. Probablement le secrétaire d'Etat de Pie VII ne se laissait pas tromper par les apparences ni les discours mielleux.

Grâce au traité de Passarowitz, l'Autriche obtint la protection des catholiques de la péninsule balcanique. Elle l'étendit sans rime ni raison aussi sur les églises catholiques de Valachie et de Moldavie. Les missionnaires dès lors cessèrent d'être les amis de ces pays où ils vivaient. Ils furent transformés en agents autrichiens, au risque de se rendre odieux aux populations. Pour cette raison, pendant deux siècles les fils des catholiques qui s'installèrent définitivement en Roumanie, sont devenus orthodoxes non-unis. Vers 1818 Ercolani, évêque latin à Bucarest, crut que c'était de son devoir de s'occuper des roumains-unis qui avaient immigré en Valachie de la Transylvanie.

Dès qu'il fut au courant des intentions de l'évêque, Fleischhackl, l'agent de l'Autriche à Bucarest, le dénonça à Vienne en faisant savoir à Metternich qu'il avait dit à Ercolani que l'évêque roumain-uni de Blaj ne devait pas s'occuper de ces douze mille roumains unis et que l'évêque latin devrait leur prêcher qu'ils ont commis un grand péché en quittant la Transylvanie et leur conseiller de rentrer dans ce pays. Ercolani sachant que de telles remontrances n'auraient d'autre résultat que de les transformer en non-unis, se garda de suivre le conseil du Consul-Général d'Autriche, mais Rome sur les instances de l'ambassadeur d'Autriche finit par lui donner une autre charge en Italie.

Pour comprendre l'attitude de l'Autriche dans cette question, il faut savoir que les Habsbourg-Lor-

raïne avaient en horreur les unis, parce qu'ils étaient Roumains. Tout ce qu'ils permettaient aux missionnaires n'était que le latinisme, puisque dans ces contrées, latiniser signifiait germaniser au profit de l'Autriche.

Et puis pour un empire où la devise „divide ut regnes“ était un dogme, rien de plus dangereux que les Roumains-Unis pussent vivre comme tels dans les Principautés. Si au commencement du XVIII-e siècle les anciens Habsbourg, pour réduire le calvinisme hongrois, ont travaillé en faveur de l'union des Roumains de Transylvanie au XIX-e siècle sous l'absolutisme autrichien, depuis que tous les Roumains sujets de l'Empereur avaient demandé en 1444 d'être réunis sous une métropole unique, François-Joseph, sans tenir compte de leur véritable désir, les sépara en trois métropoles, celles de Blaj, Sibiu, et Cernăuți. Saguna, qui travailla dans cette direction, était tout ce qu'il y a de plus kaiserlich. Ce favori de l'archiduchesse Sophie, la toute-puissante mère de François-Joseph aurait eu une toute autre activité, si la maison d'Autriche avait sincèrement désiré l'union. Mais pourquoi insister? N'avons-nous pas vu comment à Vérone, l'Autriche rendit irréalisable l'union des églises, pour laquelle on prie à chaque messe?

Cependant, disons encore, que tout dernièrement M. Bocuța a fait connaître comment vers 1867, un simple prêtre roumain-uni avait réussi à attirer vers l'union les Roumains de Vidin et de Timoc; et c'est l'Autriche qui ruina les résultats de cet apostolat, en empêchant le Métropolitain de Blaj de la soutenir. Le prétexte était qu'on avait demandé la protection du Vice-Consul de France à Vidin. Il faut savoir encore que depuis 1878 à 1886, des milliers de Roumains-Unis émigrèrent dans la Dobroudja. Cette province roumaine serait en majorité peut-être unie, si la Métropole de Blaj avait eu la permission des ministres de

François-Joseph de faire accompagner ces émigrants par leurs prêtres. Partis sans prêtres, ils devinrent tous non unis.

Aux conférences de Londres, pendant la première guerre balcanique le comte Berchtold demanda que l'Autriche figurât parmi les puissances orthodoxes auxquelles il était question d'accorder le gouvernement du Mont Athos. Il aurait pu alléguer dans ce but que cet empire était l'unique État qui avait signé un concordat avec le Patriarche de Constantinople. On aurait pu encore faire valoir le fait qu'en forçant la main de Pie X pour créer l'évêché de Hajdu-Dorog François-Joseph et ses ministres avaient espéré que les roumains-unis vexés par la création de cet évêché renonceraient à l'union. C'est du reste un fait que l'orthodoxie nonunie a perdu par la chute du Tzar, du sultan et de l'empire autrichien, ses trois soutiens les plus forts. Ces trois puissances ont toujours empêché l'Union, afin que les nationalités qu'elles ont toujours opprimées ne pussent trouver dans le catholicisme aide et protection. N'oublions jamais que l'Autriche fut aussi l'empire qui a violenté la liberté des conclaves, en usant et en abusant du droit d'exclusion. François I en 1823 empêchant l'élection du cardinal Severoli et François-Joseph celle du cardinal Rampolla, en 1903, scandalisèrent l'Église.

Dans cet ordre d'idées, l'histoire du parti chrétien-social peut aussi donner à songer. Les partis avec lesquels François-Joseph gouvernait constitutionnellement l'Autriche, excepté les conservateurs féodaux sans action sur la masse électorale, étaient tous d'un libéralisme anticlérical des plus prononcés. Un homme génial et un bon catholique, Lueger, profitant du mécontentement des Viennois contre la Municipalité judéo-protestante, qui gouvernait la ville, réussit avec le concours d'une partie du bas clergé à fonder ce parti chrétien social. Mais avec quelles difficultés !

Trois fois de suite dès sa première séance, François-Joseph décréta la dissolution du Conseil Municipal pour la seule raison que les chrétiens-sociaux étaient en majorité. A la fin — en 1895 — il se contenta de refuser la confirmation de l'élection de Lueger comme bourgmestre de Vienne. Celui ci ne fut pendant quelque temps que Vice-Bourgmestre ; il ne sortit plus de l'Hôtel de Ville qu'à sa mort en 1910. François-Joseph ne lui conféra son grand cordon que pendant sa dernière maladie. Malgré l'infériorité des successeurs immédiats de Lueger, le parti chrétien social est le parti qui depuis 1918 assure l'ordre en Autriche et empêche la république de tomber dans le communisme.

Ceux qui ont connu l'archiduc François-Ferdinand assurent que la malheureuse victime de Sérajevo avait une toute autre conception du catholicisme. Mais qui pourrait assurer que sur le trône il aurait pu lutter contre les traditions de la maison d'Autriche ? En tout cas, l'archiduc Charles-François-Joseph qui succéda en 1916 à François-Joseph sous le nom de Charles I était un prince pieux. Quelques semaines avant de perdre la couronne, il renonça pour lui et ses successeurs-aux privilèges des rois apostoliques. Ce fut une honnête restitution, car depuis des siècles l'apostolat des princes de Habsbourg-Lorraine et des Hongrois était loin d'être catholique.

* * *

Les Hongrois sont les derniers barbares qui ont envahi l'Europe. Après deux siècles d'incursions en France, en Italie et en Allemagne, ils se sont installés sur la rive gauche du Danube et la rive droite de la Tisza, où ils vivent en masses compactes dans l'Alfoeld „la vraie patrie du Magyar“ comme le dit si bien Sanyous, dans son Histoire Générale des Hongrois. On trouve des Hongrois en Transylvanie, Maramures, Crisana et Timisoara, et également en Croatie, Esclavonie

Tchécoslovaquie et Yougoslavie, partout ils sont des minorités plus ou moins nombreuses. L'origine finoise des Hongrois ou Magyars est incontestable et aujourd'hui incontestée. Leur religion primitive est moins connue que leur origine. On sait cependant que leur Dieu suprême-Isten dominait toutes choses. C'est le dieu national par excellence, celui qui a conduit de sa main Arpad et qui continuera à veiller sur son peuple. Ordög, le vilain vieillard est tout noir, il a une longue queue: il vit dans le Pokol à la tête d'une nombreuse armée. Il y a encore Armany, le voleur impur, Mano celui qui inspire la terreur, et les Tunder qui décident du sort des humains, ont un roi et une reine entourée de belles jeunes filles. La fée qui protège l'armée et avertit ses chefs quand c'est nécessaire s'appelle Délibab. Autour d'Isten siègent une multitude de bons et mauvais esprits, les fées des eaux et de l'air, celles qui veillent sur les malades, qui secourent les voyageurs et les pêcheurs, etc. Une religion polythéiste, avec un sacerdoce nombreux et influent les Varazlok et les Tantos étaient les prêtres qui conseillaient le duc magyar et gouvernaient le peuple avec lui.

Geiza a été le premier duc hongrois qui grâce à Adélaïde de Pologne à la fin du X^e siècle se fit baptiser. Sa conversion fut un acte personnel, car le peuple hongrois et la famille ducale elle-même gardèrent les vieilles croyances. Ce n'est que vers la fin de la vie de Geiza que Voytech, l'évêque de Prague, réussit à convertir Weik, fils et héritier de Geiza. Devenu après son baptême Etienne, le fils de Geiza christianisa sa famille et obtint du Pape titre et couronne royale, fait qui lui permit d'épouser une princesse bavaroise et de s'allier, par ses proches parents à d'autres familles princières. Il avait résolu de faire des Hongrois un peuple chrétien et catholique. Le Pape pour l'encourager lui décerna le titre de roi apostolique, ce qui fit de saint Etienne et de ses successeurs des légats-nés

du Saint-Siège avec pouvoir de fonder des diocèses et de nommer des archevêques, évêques, chanoines, abbés séculiers ou ecclésiastique, et doyens, Liberté absolue à lui d'appeler les congrégations religieuses et de les expulser. Non seulement il jouissait des revenus des archevêchés et évêchés vacants, mais il pouvait séquestrer tous les bénéfices ecclésiastiques et toutes les fondations pieuses étaient mises sous son contrôle et sous sa surveillance. Ses pouvoirs étaient peut-être exorbitants, mais Saint Etienne, il faut le reconnaître, jouit de ses droits avec modération et dans un but vraiment apostolique. Convaincu de la nécessité pour les Hongrois de devenir un peuple chrétien, il appela des missionnaires de Bohême, d'Italie et d'Allemagne pour évangéliser son peuple. Ces saints apôtres fondèrent des écoles, élevèrent des églises et, soutenus fortement par le roi, eurent le bonheur de voir des milliers de Hongrois demander le baptême. A la mort de saint Etienne, il existait une importante église catholique en Hongrie. Mais il s'en fallait de beaucoup que la conversion du peuple hongrois fût complète. On sait qu'il avait été forcé de faire la guerre à Gyula, le Prince de Transylvanie, un païen qui persécutait les chrétiens de rite byzantin (les Roumains) habitant la Transylvanie et la Moldavie aux quels il voulait imposer le paganisme hongrois. Saint Etienne l'emprisonna et le força de cette manière à recevoir le baptême sans lui rendre sa principauté, où il nomma un prince temporaire et fonda un évêché latin. Puis les Hongrois transylvains se montrant assez réfractaires au christianisme, il amena une colonie de Bavares catholiques, ce qui ne fut pas du tout agréable aux Hongrois. Pierre et Samuel, ses successeurs immédiats, ne purent se maintenir sur le trône, surtout à cause des Hongrois païens. Vata, païen fanatique, proclama roi André, sous condition de rétablir la paganisme, détruire les églises et exterminer les évêques „Enervé par l'exil, André laissa

faire Vata, qui précipita dans le Danube saint Gérard et massacra d'autres évêques et prêtres. André se disait chrétien et sentait la nécessité d'être couronné, aussi sauva-t-il la vie à saint Bernard et à deux autres, les seuls qui survécurent à la persécution et qui le couronnèrent. Il tâcha de concilier les deux partis en interdisant par des lois le paganisme et le tolérant de fait car il permit à son frère Levente de vivre en païen et l'enterra officiellement d'après les rites proscrits légalement". Son second frère Bella était chrétien, et en lui succédant, il proclama de nouveau le catholicisme, religion d'Etat. Pour réussir, il dut réprimer une forte rébellion des païens conduits par le fils de Vata. Il édicta alors de fortes peines pour ceux qui refusaient de faire profession chrétienne. Sayous croit que depuis lors, le paganisme végéta pour disparaître lentement et doucement. Nous ne sommes pas aussi sûrs que Sayous que ce fut ainsi. Saint Ladislas, celui qui assura la vie du catholicisme en Hongrie, montre lui-même une tendance marquée à préférer les usages de l'Eglise byzantine à ceux de l'Eglise latine, et cela à la fin du XI-e siècle après Photius et Cérulaire. Si par la sévérité de ses lois, il abolit le paganisme hongrois, on ne peut pas dire qu'il réussit à faire des Hongrois des catholiques bien fervents. Il s'en fallut de beaucoup.

Son successeur Koloman fit arrêter les croisés qui traversaient son royaume et ils furent massacrés. Sayous, toujours indulgent quand il s'agit de Hongrois dit que le roi Koloman de Hongrie fit refouler les croisés comme de vrais envahisseurs de son pays. „Il est aisé de voir que le roi de Hongrie n'a pas eu un seul instant l'idée de suivre le mouvement européen vers Jérusalem, ni les sujets pas plus que leur prince. La Hongrie prétend-il a fait, elle aussi, sa croisade, la croisade, séculaire contre les Turcs, qui a rendu à ce pays et à l'Europe des services plus durables que l'expédition d'outre-mer." Pour dire cela, il

faudrait croire que Jean Corvin de Hunyade et Mathieu Corvin ont été hongrois et que les armées qui ont combattu sous leurs drapeaux ont été en majorité au moins magyares. Malheureusement les deux Corvin, dont le premier régna en Hongrie avec le titre de Gouverneur et le second fut roi de Hongrie et de Bohême furent des Roumains. Tous les deux ont combattu les Turcs à la tête d'armées dont la majorité des combattants étaient Slaves et Roumains. Mathieu Corvin tout grand roi qu'il fut, laissa tout le poids de la résistance contre les Turcs retomber sur les épaules du prince de Moldavie, de cet Etienne que l'histoire nomme le grand et qui fut salué par le Pape comme „athlète du Christ“.

Les successeurs de Saint Ladislas maintinrent les Hongrois dans le christianisme, en fondant un catholicisme spécifiquement hongrois. Isten devient Dieu le Père, et la mère du Christ fut proclamée protectrice de la noble nation magyare. Le „regnum Marianum“ fut un état catholique à condition que le catholicisme protégeât contre tous et malgré tout les prétentions d'hégémonie hongroise.

Innocent III vers 1204 songea à fonder en Hongrie et pour les Roumains, un évêché de rite byzantin. Ses bonnes intentions ne se réalisèrent pas à cause de l'opposition des évêques hongrois assure M. le chanoine Auner en se référant aux travaux de Bunea. C'est toujours Auner qui raconte comment Grégoire IX en 1234 ordonnait à Théodoric évêque de Milcovia à se conformer aux canons du concile de Latran et s'adjointre un évêque auxiliaire de rite byzantin. Cet ordre ne fut jamais exécuté parceque les évêques hongrois n'ont jamais voulu se soumettre à ce canon, dit Auner, un historien à grandes sympathies hongroises. Il reconnaît cependant que si les Hongrois avaient exécuté au XIII^e siècle ces dispositions d'Innocent III et Grégoire IX, aucun Roumain ne serait tombé dans

le schisme, et que depuis lors une grande église roumaine-unie aurait existé.

Mais comme l'existence d'une puissante église roumaine ne convenait pas au magyarisme et puisque l'épiscopat hongrois du XIII^e siècle était catholique tant que le catholicisme ne venait en conflit avec les intérêts „supérieurs“ de la nation magyare, cette occasion de maintenir les Roumains en communion avec le Saint-Siège fut perdue. Cependant nous croyons que Auner exagère quand il dit que jamais l'épiscopat hongrois ne voulut accepter les canons du concile de Latran. Dès qu'il fut question d'un évêque catholique de rite byzantin pour les Roumains de Transylvanie, l'évêque de rite latin demanda à Rome au XVII^e siècle l'application de certains canons de ce concile afin que l'évêque roumain ne fût que l'évêque auxiliaire de l'évêque hongrois. Deux évêques indépendants l'un de l'autre paraissaient aux Hongrois une monstruosité. L'évêque Martonfi nommait cela une „bigamie“ et protesta à Rome. En attendant la décision du Saint-Siège, il fit une scène à l'évêque roumain Giurgiu de Patacky. Il lui dit qu'il n'avait pas de juridiction en Transylvanie et qu'il n'était que son vicaire. Bien entendu Rome ne se laisse pas émouvoir par l'évêque latin de Transylvanie pas plus que par celui d'Oradea qui fit tout son possible pour que les Roumains de Bihor lui fussent assujétis, et n'obtinsent pas un évêque propre. Le premier incident se trouve raconté dans les Fragments choisis de l'histoire de Transylvanie par Georges Baritiu, et C. Korolevsky a trouvé dans les archives du Vatican les protestations contre les accusations calomnieuses que l'évêque latin d'Oradea et son chapitre adressaient sans succès à Rome pour empêcher l'érection d'un évêché roumain de rite byzantin dans cette ville. Il les a publiées dans le Stoudion. Toujours le catholicisme hongrois est subordonné aux intérêts du magyarisme,

Les Hongrois furent incapables de défendre leur royaume devant la conquête mussulmane. L'État hongrois sombra sous le glaive ottoman à Mohacs. De nobles Hongrois et plusieurs évêques catholiques payèrent de leur vie leur foi et leur patriotisme. Dès lors le royaume de Hongrie n'exista plus que grâce à une fiction de droit romain, parce que l'Empereur d'Autriche réussit à garder avec ses propres moyens un petit morceau du pays hongrois et maintint dans ses titres avec celui de roi de Jérusalem, celui de roi apostolique de Hongrie. La Hongrie transformée en vilayet et sandjak, était province turque. A Buda, la cathédrale était devenue une mosquée et au bourg régnait un pacha. La Transylvanie devint une principauté vassale du sultan à l'instar de la Valachie et de la Moldavie.

La cause de la disparition de l'État hongrois doit être cherchée en premier lieu dans l'organisation féodale de ce pays et dans le fait que les Hongrois chrétiens en apparence n'ont jamais été de bons et sincères catholiques. „La noble nation“ comme lui dit Sanyous, était et elle tâche encore d'être une oligarchie de trois cent mille nobles. Les paysans en grande majorité roumains et slaves, étaient terrorisés par ces gentilhommes. Quelques années avant la conquête mussulmane, Dosza, un paysan de Transylvanie, se mettant à la tête des paysans roumains et hongrois essaya de fonder une république égalitaire en expropriant les nobles. Une fois la révolte étouffée, la vengeance fut épouvantable. Verböczy fit voter un code qui ne connaît que nobles et serfs et où ils est dit de ces derniers que pour les punir de la révolte de Dosza ils sont voués à une perpétuelle servitude“. Ces serfs étaient naturellement peu disposés à verser leur sang pour sauver l'existence d'un état qui les avait réduits en esclavage.

Les nobles pensaient que raïa fidèle du sultan, l'oligarchie garderait plus sûrement ses privilèges ex-

cessifs, que sous la domination des rois héréditaires comme se prétendaient être les Habsbourg. „Voilà pourquoi les paysans ne luttèrent pas et que les nobles au lieu de s'unir pour combattre les Turcs, se réunissaient en diète pour détronner les Habsbourgs et proclamer Zapolya roi de Hongrie et prince de Transylvanie. Zapolya avec toute sa cour allait en août 1529 à Mohacs rendre hommage au Sultan, qui trois mois après entra à Buda sans coup férir, car elle lui fut livrée par les capitaines hongrois qui avaient juré la défendre „jusqu'à leur dernière goutte de sang.“

„Aussitôt après la bataille de Mohacs, éclata la réforme. Les Habsbourg étaient catholiques, ses adversaires donc embrassèrent le protestantisme. La noblesse pactisa avec les Mahométans pour conserver son caractère de caste dominante et les nobles mirent leurs gloses de la Bible et de l'Évangile sous le patronnage du Sultan“. Erdödi, évêque d'Agram, ordonna à ses ouailles de recevoir les Turcs en sauveurs. Paul Varday archevêque de Gran et Primat de Hongrie, non content de livrer sa ville et son diocèse aux Turcs, baisa la main de Soliman et lui jura fidélité. A la fin du siècle, lorsque Michel le Brave occupait avec ses troupes Silistrie, Gran fut conquis par les Impériaux. Les assiégeants qui délivrèrent cette ville s'appelaient Mansfeld, Haricourt, Jean de Médicis et Gonzague. Comme hongrois un Palfy et un Nadosdy. Sayous fait observer à cette occasion, que Visegrad fut livré aux chrétiens par un aga turc qui devint après moine chrétien, tandis que Vacz était réduit en cendres par un hongrois devenu bey musulman. Plusieurs magnats embrassèrent l'islamisme après Mohacs et l'un d'eux Perenyi fit des razias sur ses terres pour pouvoir envoyer au Sultan de belles femmes. Verböczy acceptait d'être nommé par le Pacha de Buda *osszágbiro*, c. a. d. juge suprême des Hongrois raïas du Sultan. Zapolya en mourant conseillait aux Hongrois de n'espérer rien de

bon que des Turcs et leur recommandait par son testament la fidélité aux Sultans. Les Hongrois de Transylvanie étaient devenus tous calvinistes et les Saxons luthériens; seuls les Roumains étaient réfractaires au protestantisme. C'était la majorité du pays, mais une majorité qui n'avait aucun droit. Tous ces protestants ne voulaient rien entendre de l'Empereur catholique. Après la mort de Zapolya le cardinal Martinuzzi, évêque d'Oradea devint chef du gouvernement transylvain et négocia une alliance chrétienne. Les nobles hongrois le dénoncèrent aussitôt au sultan qui le déclara traître et mit sa tête à prix. Voyant que l'inimitié du sultan ne suffit pas pour renverser le cardinal, ils s'adressèrent à Ferdinand d'Autriche, avec d'autres intrigues, Castaldo et Pallavicini l'assassinèrent en 1551. Il était innocent et Jules III excommunia les assassins; Ferdinand lui-même pour faire lever l'excommunication qui pesait sur lui promit de payer une amende.

Dès Mohacs, Clément VII se donna toutes les peines du monde pour sauver un pays chrétien qui sombrait devant la force musulmane. Il offrit dans ce but 50.000 ducats, une somme énorme pour cette époque, et il réconcilia François I avec Charles Quint en vue d'une croisade contre les Turcs. S'ils étaient sincères, les Hongrois reconnaîtraient que les Papes n'ont cessé pendant deux siècles de prêcher la guerre sainte pour les délivrer du joug mahométan. Et si „au lieu de reconnaissance, ils ne recueillirent des Hongrois qu'ingratitude et quelques fois le dénigrement“, comme le constate Albert Lefavre, la cause en est qu'ils sont presque tous anticatholiques. Leur catholicisme est une simple question de protocole ou d'intérêt, dans la plupart des cas. Lefavre s'en rend compte quand il écrit : „L'oligarchie magyare et protestante maintenait la Transylvanie sous le vasselage turc“. „Les Roumains formaient la majorité effective en cette principauté, mais n'avaient aucune part à la représentation du pays“. „Les

sectes protestantes avaient fait des progrès énormes en Hongrie au XVIII^e siècle et à cause de cela les Hongrois subordonnaient tout à leur haine anticatholique et à leur haine de la Papauté. Ce progrès du protestantisme avait été favorisé par l'âpre convoitise des magnats envers les biens ecclésiastiques, et puisque le protestantisme était d'un immense secours à l'Islam, les pachas aimaient à provoquer des tournois de discussions entre les Zélotes des deux confessions qu'ils présidaient personnellement, se prononçant invariablement en faveur des protestants.

Un historien hongrois déclare que „les Turcs devinrent les auxiliaires du peuple hongrois dans sa lutte pour la liberté“.

Les Bathory montant sur le trône de Transylvanie, essayèrent néanmoins de donner une certaine vie au catholicisme. Sigismond Bathory pensa le premier à une confédération dacique: les princes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie devaient secouer le joug ottoman. Faible et versatile, il n'était pas à la hauteur de cette conception. Elle fut réalisée cependant par Michel le Brave, qui conquiert la Transylvanie et la Moldavie et devint le souverain de ces trois principautés. Général de valeur, pouvant comme Roumain compter sur le concours de tous les Roumains qui forment la majorité de la population de la Dacie et allié à l'empereur chrétien, il était capable de détruire l'oligarchie qui terrorisait la Transylvanie et de tenir les Turcs au delà du Danube, sinon „les jeter derrière les Balkans. Les Hongrois le trahirent et Basta le fit assassiner, croyant qu'il se maintiendrait en Transylvanie, comme gouverneur. En peu d'années l'insurrection hongroise le forçait à déguerpir et la diète transylvaine acclamait quatre ans après la mort de Michel le Brave un nouveau prince de Transylvanie dans la personne d'Etienne Bocskay, calviniste fanatique. La noblesse protestante s'était enrôlée toute sous ses drapeaux, parce qu'il accusait l'empereur Rodolphe d'avoir intro-

duit en Hongrie „le paganisme papal“. Radu Serban prince de Valachie voulant ressusciter la politique de Michel le Brave, battit l'armée de Bocskay à Sighisoara, mais la Sultan reconnut Bocskay roi de Hongrie et prince de Transylvanie. Le roi-prince jura immédiatement fidélité à la Sublime Porte et s'engagea à faire la guerre à l'Empereur chrétien pour le forcer de rendre au Sultan les territoires chrétiens qu'il avait réussi à libérer du joug des Turcs. La lutte étant inégale, les Hongrois durent transiger. Comme Rodolphe était bon catholique et qu' „à l'égal de Michel le Brave, avec une intuition prophétique, il avait deviné les services que les Roumains pouvaient rendre à la civilisation chrétienne“, les Hongrois ne se donnèrent de repos avant de l'avoir forcé à abdiquer. Dans ce but, Illeshazy-un catholique, mon Dieu-obtint que les protestants d'Autriche et de Bohême s'alliassent aux Hongrois.

Mathieu à la diète de Presbourg obtint les moyens nécessaires pour détrôner Rodolphe. Tous sont à ses genoux, parce qu'il est l'ami des protestants, tous les évêques catholiques, sauf François Forgas le Primat de Hongrie, qui lui, comprend combien c'était odieux ce que faisaient ses confrères.

Rakoczy se jette dans une autre aventure. Après avoir forcé Radu Serban à se retirer en Moldavie, il demande au Sultan aussi la Valachie. Radu Serban pense se venger en essayant de redevenir prince de Valachie et obtenir aussi la Transylvanie, avec le concours de l'empereur. Gabriel Bathory essaie lui aussi à rééditer la politique de Sigismund Bathory. Les nobles hongrois craignent que tout cela tourne à l'avantage du Prince de Valachie, et s'adressent aux Turcs. Skender-Pacha force Rakoczy à quitter la Transylvanie et le Sultan nomme Gabriel Bathory prince de Transylvanie, car il laisse aux Turcs les districts de Lippa et de Jenopolis et Oradea. Cette fois encore les Hongrois unis aux protestants d'Allemagne, se solidarisent avec l'Islam.

„Leur attitude fut scandaleusement hostile à la Croix“ constate Albert Lafaiivre.

A la mort de Mathieu, pour reconnaître Ferdinand roi de Hongrie, la diète de Pressbourg demande la protection des protestants et des assurances que l'Autriche ne fera plus la guerre aux Turcs, sans le consentement de la diète hongroise. C'est-à-dire au grand jamais. Gabriel Bethlen entre en Hongrie alors et il est reçu à bras ouverts par la noble nation, pour employer le langage de Sayous. „Mon coeur s'est particulièrement attendri sur le magyarisme, auquel m'unissent les liens du sang et de la foi religieuse“ (Bethlen était un calviniste fanatique). „De dignité royale il n'est pas question“, répond-il au roi de Pologne qui l'avait accusé de vouloir usurper la couronne de Hongrie.

Et de fait, le 8 juin 1620 la diète ne fait de Bethlen qu'un prince de Hongrie avec pouvoirs souverains. En excluant les jésuites pour toujours de Hongrie et bannissant les seuls hongrois vraiment catholiques-Pasmani et Ballasy-la diète laissait voir ses sentiments anticatholiques. Deux mois plus tard la diète prononçait aussi la déchéance de Ferdinand et proclamait le calviniste Bethlen roi.

Comme toujours, les Turcs interviennent en faveur des Hongrois, mais ils sont forcés de signer la paix de Nikolsbourg. Bethlen renonce à se dire roi de Hongrie, mais il obtient la Transylvanie, en plus du titre de prince d'Empire et des duchés d'Oppeln et Ratibor. Une année après il défiait Ferdinand sous prétexte de n'avoir pas tenu les promesses faites aux protestants et pouvoir ainsi aider les Turcs. Mais cette fois, les Turcs eux-aussi sont forcés de signer la paix de Gyarmat et Bethlen à mendier la paix auprès l'Autriche. Il se dit alors prêt à se convertir. Il sollicite la main d'une archiduchesse. Comme il n'inspire aucune confiance, il est éconduit et se contente d'épouser Catherine de Brandebourg. Il veut au moins entrer à De-

breczen, la Rome calviniste des Hongris, mais les Impériaux le forcent à reculer. Il mourut lorsqu'il négociait une autre alliance protestante. Gabriel Bethlen avait des talents incontestables; en Transylvanie il fit régner l'ordre, la justice; il y fit des réformes législatives et protégea l'agriculture. Ces qualités méritent des éloges certainement, mais son rôle n'en fut pas moins néfaste. Laissant de côté la longue kyrielle de ses perfidies, trahisons et parjures nous constaterons qu'il ne fit que prolonger la domination mahométane dans l'Europe centrale. Le mérite d'avoir combattu l'empereur chrétien et l'église catholique comme champion du protestantisme, lui constitue un titre à la reconnaissance des Hongrois, dit Lefavre.

Il laissa à Catherine de Brandebourg le trône de Transylvanie. Cette princesse désirait se convertir au catholicisme, mais la diète transylvaine convoquée à Cluj par son beau-frère Etienne Bethlen lui demanda, pour lui conserver son titre „de persévérer dans le protestantisme“ auquel cette diète accorda encore de nouveaux privilèges. Catherine continua quand même à travailler en faveur du catholicisme. Elle acheta dans ce but le concours de Baling et de Csaky qui encaissèrent et la trahirent.

Les magnats, en danger de perdre leur situation privilégiée, écrivent à Ferdinand pour lui déclarer qu'ils lui sont fidèles et en même temps ils demandent secours au sultan. Catherine se déclare publiquement pour l'Autriche, mais la diète réunie à Sighisoara est d'un autre avis. Un tchaouch introduit solennellement par les magnats proclame au nom du sultan Georges Rakoczy prince de Transylvanie (1630). Catherine convertie au catholicisme s'établit à Vienne, où elle convole en secondes noces avec le duc de Saxe-Lauenbourg.

Les Hongrois ne formaient pas à cette époque une nation, dans l'acception que nous donnons à ce mot. Ce que Sayous nomme la noble nation „était sim-

plement une caste obsédée par l'idée fixe de perpétuer les institutions de la conquête primitive". Nulle existence légale pour les Roumains, les Croates et les Slovénes qui formaient la majorité de ce qu'ils prétendent avoir été le Royaume de Saint Etienne. Seule la qualité de „Nemes (noble) donnait des droits. Si cependant quelques villes libres envoyaient des députés à la diète, c'est seulement parce que chacune était considérée collectivement comme un „nemes". „Eminente dignité dans un royaume qui comptait trois cent mille nemes".

Pour avoir le concours des Hongrois contre les Turcs, Ferdinand II essaya de rompre la solidarité entre magyarisme et protestantisme. Il combla de faveurs les magnats, avec le concours du cardinal Pasmány; trente grandes familles embrassèrent le catholicisme, comme les Thurzo, les Illeshazy et les Esterhazy.

Le résultat fut que dans la chambre des magnats, la moitié des membres étaient catholiques, mais la diète hongroise resta quand même à la discrétion des protestants qui disposaient d'une grande majorité dans la chambre des députés. La diète transylvaine était toute protestante et à la disposition des Turcs et de Rakoczy. Ce dernier, calviniste convaincu, laissait espérer à tous les Hongrois qu'il extirperait „le paganisme pa-pal" dans tout pays hongrois.

Lorsque Mourad IV attaqua la Pologne et Rakoczy, le palatin Eszterhazy conseilla à Ferdinand d'entrer en Transylvanie. Ne pouvant convaincre l'empereur, il voulut travailler seul; mais Pasmány, qui avait déconseillé à Ferdinand de suivre les conseils d'Eszterhazy, le contre carra.

Ce dernier affirme avoir entendu plusieurs fois Pasmány soutenir qu'une Transylvanie calviniste était nécessaire aux Hongrois. Pasmány a rendu de grands services à l'Eglise Catholique, son catholicisme ne peut être soupçonné, mais le catholicisme hongrois a toujours été quelque chose de si différent du catholicisme ro-

main, que même un Pasmány devait faillir. On ne peut pas dire que son conseil à cette occasion ait été au moins prudent, car neuf ans plus tard (1643) Rakoczy demandait à la ligue protestante des subsides pour attaquer les catholiques. Dans ce but, il déclare la guerre aux catholiques „sous le patronage de son suzerain le Sultan“ „véritable et fidèle ami des Hongrois“, comme il s'exprime dans son manifeste aux Hongrois. Et ceux-ci, non seulement ouvrent les portes des villes à ses officiers, mais accourent sous ses drapeaux.

Ferdinand, pour défendre la chrétienté, envoie le comte Czerny à Bukarest négocier avec le prince de Valachie. Serbu, dans son intéressante étude sur la politique étrangère de Mathieu Bassarab, démontre que ce prince était corps et âme pour les chrétiens qui travaillaient à détruire les forces du Croissant. Rakoczy comptait, lui sur les Turcs. Heureusement les Turcs menacés par la Russie ne purent l'aider; il dut faire la paix avec l'Empereur, ce qui ne l'empêcha pas du tout sept mois plus tard de s'engager à attaquer Ferdinand III „dès qu'il aura obtenu la permission du Sultan“.

Le règne de George Rakoczy fut un règne protestant. Les communautés catholiques furent poursuivies avec acharnement, non seulement en Transylvanie, mais dans toutes les régions qu'il occupa et gouverna plus ou moins longtemps. Georges II Rakoczy, pour être élu prince de Transylvanie promit à la diète qu'il continuerait à affermir la religion réformée et qu'il expulserait tous les jésuites sans distinction.

En 1663 Ahmet Kioperli se prépare à transformer aussi en pachalik le petit morceau de la Hongrie, que défendent encore les Habsbourg. Se grouper autour de l'Empereur c'était le plus pressant des devoirs des Hongrois. Ils n'y songèrent même pas. „La liberté des âmes est plus précieuse que celle du corps“ s'écriait à la diète hongroise un général de Rakoczy, Martin Szuhay. „Plutôt Allah que werda“ (c. a. d. Allemand) est

un dicton hongrois. Et comme pendant des siècles le latin fut la langue officielle en Hongrie, ils ont articulé cette phrase : *Vel pro Mahometanis persecuendos papistas.*

Puisque pour conquérir la Hongrie autrichienne Kioperli comptait sur les Hongrois, Appaffy prince de Transylvanie le suivit avec ses troupes et il lança un manifeste conseillant „aux Hongrois de mériter par leur vaillance les bonnes grâces de Sa Hauteur le Sultan“.

Montecuculi avait remporté des succès sur les Turcs, quand Louis XIV ordonna à ses troupes de rentrer en France. Léopold resté seul en présence des Turcs et des Hongrois signa la paix d'Eisenbourg, heureux de conserver ce qu'on voulait lui arracher.

On vit alors cette chose incroyable : La diète hongroise qui lui a marchandé âprement les moyens de se défendre, proteste contre la paix. On lui apprend que d'après le *jus hungaricum*, le roi de Hongrie n'a pas le droit de faire la paix sans le consentement de la diète. On ajoute que le *jus magyaricum* peut forcer l'empereur, le roi de France et les princes d'Allemagne à faire la guerre tant que voudra la diète hongroise. Lippay, Primat de Hongrie, exprimait son indignation contre la violation du *jus hungaricum*, dans une longue lettre, où il dit : „J'ai juré être un loyal et utile conseiller de mon pays, je ne veux pas être appelé traître, encore moins l'être“.

Nicolas Zrinyi, Ban de Croatie, prépare sous ce triste prétexte une rébellion, que son fils accomplit. Il envoie des émissaires à Constantinople assurer la Porte Ottomane, que les Hongrois sont prêts à échanger la domination de l'empereur contre celle du sultan et quoique se disant catholique il convoque une assemblée protestante à Kaschau. Autour de Zrinyi se trouvaient Frangipani, François Rakoczy, Nadasdy, Zekeliy et Lippay, cet archevêque catholique qui prétendait ne vou-

loir pas être appelé traître. Le palatin Vesseleny était le conseiller et le conservateur des secrets de la conjuration.

Bethlen raconte que l'empereur étant à la chasse s'arrêta chez François Nadasdy, qui „ sachant que ce prince aimait beaucoup la pâtisserie, ordonna à son cuisinier d'empoisonner une tourte. La comtesse horrifiée, alla elle-même à la cuisine et jeta par terre la tourte fatale“. Vitnyédi avait conçu un projet moins odieux : celui d'empoisonner Léopold, pour le contraindre à renoncer pour lui et ses successeurs à la couronne de Hongrie. On espérait sur la bravoure des Croates, mais Zrinyi, constata que l'oligarchie hongroise n'avait aucune influence sur ce peuple profondément catholique, L'évêque d'Agram et la diète croate dénoncèrent à l'empereur la trahison du Ban. Zrinyi et Nadajdy furent condamnés à mort, François Rakoczy interné à Muncacs. Les autres s'enfuirent en Transylvanie, où avec le concours d'Appaffy et en se servant du nom de Korutz qu'avait pris Dosza, ils réussirent à recruter une armée pour envahir la Hongrie. *Perfidissima rebellione*, dit au sujet de cette insurrection Marino Giorgi. Un autre ambassadeur vénétien : Morosini, la considère comme fruit d'une constitution anarchique du *jus magyarium*.

Szepezyassure Kiuperli que les Korutz n'attendaient qu'un signal pour se déclarer favorables aux Turcs. Et à la question posée pour savoir si Eszterhazy, Bathyani, Forgos, Erdödi et ses autres amis prendront pareille décision, Szepezy — c'est lui qui le rapporte — répond : Sans aucun doute ! Seules les garnisons allemandes réparties sur la frontière, les empêchèrent de se déclarer de suite pour le Turc.

Les Korutz étaient commandés par Tékély. Il céda bientôt la direction du mouvement à Tököly, qui se fit proclamer par la diète prince de Hongrie et envoya

Gecsy, Tunyazi et Radics auprès du Vizir pour le presser d'avancer en Hongrie.

Léopold convoqua lui aussi une diète à Oldenbourg. Les députés des comitats du Nord s'abstinrent de s'y présenter parce que — écrivent-ils au président de la diète — „après Dieu, la force du Sultan est la plus puissante sauvegarde des Hongrois“. Grâce à ces abstentions et à la présence d'un Croate et d'un Slovène, les catholiques eurent la majorité à la diète. Celle-ci resta quand même sourde en présence du danger de la Croix. „La Diète hongroise n'avait aucun souci de l'invasion ottomane, parce qu'elle était de coeur avec Tököli, qui recevait de la part du Sultan, le firman le nommant roi de Hongrie, l'étendard et la massue, insignes de sa nouvelle dignité“. Et cela pendant que la Croix était en danger de sombrer dans une Europe envahie par les mahométans.

Pendant qu'Innocent XI déterminait Louis XIV à renoncer à toute offensive contre les pays envahis par les Turcs et suscitait un défenseur à la Croix en Jean Sobieski, roi de Pologne, Toköly disait à Kara-Mustapha que, pour atteindre leur but il était nécessaire de *prendre et détruire Vienne !*

Dans ce but, qui n'a rien à voir avec la croisade que Sayous prétend avoir été faite par les Hongrois pour défendre l'Europe contre les Turcs, les nobles magyars et de simples bourgeois se prosternaient devant ceux-ci tout comme après Mohacs. Des magnats comme Bathyani, Szechy et Draskovitch, prêtent serment d'allégeance aux Turcs. Le palatin Eszterhazy pour justifier ces trahisons, écrit à l'empereur que „l'armée impériale au lieu de faire face à l'ennemi s'est repliée sur Vienne“ et il donne sa démission.

Des Zichy, des Eszterhazy, Perenyi et Palffy combattirent dans l'armée chrétienne, mais ni l'esprit ni le coeur des Hongrois n'étaient avec ceux-ci. Tököly à la tête de 35.000 korutz attendait la victoire du croissant

et Áppaffy avec son armée servait fidèlement Kara Mustapha. Ceux qui apprirent qu'au siège de Vienne, parmi les assiégeants figura en personne et avec son artillerie Varday, archevêque de Gran et Primat de Hongrie, ne s'étonnèrent pas; mais Jean Sobieski fut indigné. „Dès que nous sommes entrés en Hongrie quand nous croyions être en parfaite sûreté, nous avons rencontré des hostilités de toutes sortes“. On fait feu sur nous de chaque village. Nobles, paysans et soldats, tous nous donnent la chasse comme à des loups. Les Hongrois sont pires que les Turcs, écrivait-il, à son épouse la reine Marie.

Innocent XI après la libération de Vienne croit que les chrétiens pourront chasser les Turcs aussi de Buda. Dan ce but, il constitue une sainte alliance entre l'Empire, le roi de Pologne et Venise. Pour réussir on doit commencer à détruire les Korutz de Tököly, ce qu'essaya de faire avec succès le général Schulze. Sachant qu'Eszterhazy, l'évêque Gubasoczy et d'autres magnats avaient reçu la grâce demandée, Tököly pria Eszterhazy de négocier en son nom avec l'empereur, quant à lui il se rendit à Oradea chez les Turcs ses amis. Ces derniers apprenant qu'il jouait double jeu, l'arrêtèrent et l'internèrent à Adrianopole. Les autres alliés du Sultan déposèrent les armes, en demandant leur pardon. Seule Hélène Zrinyi refusa d'ouvrir les portes de Munkacs devant les chrétiens. Lefavre ¹⁾ s'étonne que, les Hongrois „en fait d'héroïnes, idéalisent de tapageuses patriennes, victimes d'anarchie et de guerres civiles“. Il se demande pourquoi les Hongrois dédaignent ces nobles femmes qui pour défendre leur honneur de femmes et demeurer fidèles au Christ, se firent tuer à Egger, Timisoara, Sighet et Oradea. L'explication serait qu'alors à Timisoara vivaient des Allemands catholiques et

1) Dans son ouvrage „Les Magyars pendant la domination ottomane“ deux volumes chez Perrin. C'est lui que nous reproduisons presque toujours quand nous faisons des citations.

des Roumains, et à Sighet, Oradea et Egger, les Hongroises étaient catholiques et vivaient parmi des Roumaines, des Allemandes et des Slovènes; et c'est très possible que parmi ces nobles martyres, il se trouve surtout des non magyares. Cela ne convenait pas à l'idée d'Etat hongrois qui hanta les mentalités hongroises en guerre avec le catholicisme.

Maïs revenons à Tököly. Il réussit à regagner la confiance des Turcs et il essaya de susciter des difficultés en Transylvanie et en Croatie aux armées catholiques qui venaient justement d'arracher aux Turcs Szegedin et Fuenfkirchen. C'est alors que l'ambassadeur vénétien Contarini expliquait comme suit la rébellion des Korutz : „Chaque magnat veut jouer au roitelet et traite ses vassaux en esclaves. Pendant qu'eux ils sont enclins à s'affranchir de la loi, de la part des autres ils réclament l'exécution des lois sans aucune indulgence et très strictement“.

„Votre Majesté trouvera de grandes difficultés dans l'obstination des Hongrois. Cette nation est foncièrement infidèle, changeante et capricieuse, écrivait à Léopold le Père d'Ovino.

Grâce aux armées impériales et surtout au génie militaire du prince Eugène de Savoie, la Maison d'Autriche avait fait la conquête de la Hongrie et de la Transylvanie. D'après le droit des gens en vigueur alors, rien ne s'opposait à ce que ces pays fussent traités par les Autrichiens en terre conquise; d'autant plus que les Hongrois qui avaient tout perdu à Mohacs, s'étaient soumis et alliés aux Turcs pour empêcher que les armées catholiques pussent chasser les mahométans du centre de l'Europe, d'où ils menaçaient la civilisation européenne et la foi chrétienne. Ce ne fut pas ainsi que les Habsbourg agirent avec les Hongrois.

Les alliés à Karlovitz auraient désiré que le Pape, présidât par un légat les conférences de la paix. On y vit prendre place comme négociateur, l'ambassadeur d'Angleterre. „Il est fâcheux que l'Angleterre s'arroe le

droit de faire les conditions de la paix. Sa prétendue médiation inspirée par des motifs inavouables arrête l'accomplissement d'une oeuvre généreuse et chrétienne", écrit l'ambassadeur de la République de Venise.

L'Angleterre protestante venait à Karlowitz pour soutenir les Hongrois; elle ne put faire grande chose. „Les Hongrois furent mécontents, parce que Léopold désirait moderniser le *jus tripartitum*, l'odieux code de Verböczy qui privait les jobages (serfs) roumains, slaves et hongrois de tout droit. „Aux yeux des Magyars, une telle intention s'appelait absolutisme, parce qu'ils n'entendaient pas renoncer aux privilèges de caste dominante à et l'assujettissement des races" constate Lefavre.

„Pour tout Hongrois, la Transylvanie vassale des Mahométans était plus nationale que gouvernée par l'empereur d'Autriche" déclarait François Rakoczy, catholique et élève des jésuites, sur ce point d'accord avec le cardinal Passmany. A la diète hongroise un archevêque de Kolocza, Paul Szechenyi, le neveu du primat de Hongrie, s'opposait à toute modification du *jus hungaricum*, en disant; Attaquer les privilèges de la noblesse serait un danger des plus graves. Toute tentative de réforme sans l'assentiment de la diète serait un crime de haute trahison. „Monsieur l'archevêque dit la vérité," s'écrièrent les députés debout en quittant la séance.

„En Hongrie, les flammes de la rébellion peuvent facilement embraser le pays, s'ils se trouve seulement une main habile pour les rallumer" rapportait à son gouvernement l'ambassadeur vénétien Carlo Rugini. Il parlait en connaisseur! Cette main habile fut celle de François Rakoczi, fils de Georges II Rakoczy, élevé par l'Empereur et deux fois gardant la vie grâce à la longanimité impériale. Grâce à un geôlier d'origine prussienne, il put s'évader, pour, au nom de „Dieu et liberté", appeler les Hongrois à lui.

Immédiatement Karolyi et d'autres magnats désertent la cause chrétienne et catholique et viennent se joindre à lui. En peu de jours le rebelle se trouvait à la

tête de 8000 Korutz. Gagnée à l'Empereur par ses largesses, la petite noblesse se tint au commencement tranquille, mais les bourgeois et les paysans calviniste s'allumèrent d'une fureur fanatique; ils se sentaient menacés dans leur situation de privilégiés et ils craignaient un régime égalitaire, dont il était question. Pour cette raison, les Roumains et les Slaves se donnent avec élan et gratitude à l'Empereur chrétien. Ce sont eux qui complètent les garnisons dégarnies par la trahison hongroise. Aux bords de la Tissa et du Danube, ils barrent le passage des lieutenants de Rakoczy. Cela ouvrit les yeux de la petite noblesse, qui elle aussi alors se déclara pour Rakoczy. Les villes protestantes arborent son drapeau et l'étrange archevêque de Kalocza, demande la permission de traiter avec Rakoczy en médiateur. Paul Széchenyi envoie auprès de Rakoczy pour le calmer, lui conseille d'usurper les prérogatives royales et de convoquer la diète hongroise. „Une diète convoquée par Votre Altesse, étant donné le secours que la main de Dieu lui accorde pour jouir du Royaume par les armes, le voeu et l'esprit de tous pourrait délibérer pour le bien de la patrie“. Rien donc d'étonnant que le prince Eugène attribue à la trahison des Hongrois le prolongement de l'insurrection.

Rakoczy fut proclamé par la diète hongroise prince des états confédérés et Telekessy, évêque d'Urlau, le bénit en le comparant ni plus ni moins qu'à Moïse. La diète transylvaine fit de lui un prince de Transylvanie. Il commença donc par dénier aux Habsbourg tout droit sur la Hongrie. Après ses revers cependant il se déclara prêt à les reconnaître comme souverains légitimes de la Hongrie, à condition qu'on lui laissât la Transylvanie, à titre de prince indépendant et qu'on bannît les jésuites de Hongrie. Pour un ancien élève des Pères ce serait inexplicable, si on ne se rendait pas compte de ce que c'est que le catholicisme Hongrois, et si on ne sait pas que les Jésuites formaient en Hongrie le seul clergé vraiment catholique romain.

„Il n'y a que ceux qui voient, qui puissent croire à l'aveuglement, la présomption, l'ignorance et l'inconstance des Hongrois" écrit le 4 Avril 1708 Des Alleurs Résident de la France auprès de Rakoczy. Pour faire la paix avec l'Empereur, Eszterhazy à la tête de quatorze magnats propose à la diète de Presbourg „l'emploi des moyens constitutionnels et l'union de la Transylvanie à la Hongrie", ce qui aurait signifié le maintien de l'origarchie féodale et la domination calviniste. Rakoczy ne désespère donc pas. Il s'adrese à l'Angleterre et à la Prusse. Teleky et Hunter sont envoyés négocier avec le Sultan. Pour se rendre agréable aux Turcs, il charge Károlyi d'assiéger Arad. Celui-ci lui écrit: „Tout va mal, tout tourne contre nous. Sur les bords du Mures, comme dans la vallée du Vaag. Ici tirent sur nous les Roumains, là-bas les Slovènes". Les Korutz avaient perdu tout esprit de discipline. „Les soldats hongrois, rapporte Des Alleurs, avaient résolu de tuer tous les officiers français et étrangers qui s'opposeraient au pillage; et peu s'en est fallu que Laméth ne fût tué". Mais les rebelles sont forcés d'accepter la paix telle que la leur propose le prince Eugène au nom de l'Empereur.

Rakoczy fuit en France, qu'il quitte bientôt appelé par les Turcs et dans l'espoir de reconquérir la Transylvanie à la tête des armées mussulmanes. Le traité de Pssarowitz oblige le Sultan à l'interner en Asie Mineure, où il meurt en 1720. „Médiocre, borné dans ses conceptions, dénué de talents militaires, tout son art consista dans l'exploitation au profit de son ambition des illusions des Hongrois, de leur haine protestante. Un trait caractéristique de la guerre des Korutz c'est l'animosité que leur témoignèrent les Roumains et les Slaves. Et cela parceque ces peuples avaient l'âme chrétienne et désiraient de tout leur coeur abattre le croissant, ce que les Hongrois ne voulaient à aucun prix".

Lorsque les Impériaux occupèrent Orsava, Palanca

Nou et Mehadia, le Banat entier fut libéré par eux sans aucun concours de la part des Hongrois. Rien de plus naturel qu'aux conférences de Passarowitz, l'Empereur n'envoya aucun délégué hongrois: la plupart des notabilités magyares étaient encore, de fait et de coeur, les alliés des Turcs.

Dès que l'Autriche commença à gouverner la Hongrie et la Transylvanie. on se rendit compte que la majorité de la population du Royaume était formée de Slaves et de Roumains: Les magyars n'étaient qu'une minorité, la plus importante, qui pouvait se dire majorité relative. En Transylvanie, les Magyars n'étaient qu'une infime minorité, la majorité absolue de la population était roumaine et les Allemands étaient plus nombreux que les Hongrois. Les Hongrois étaient encore et furent toujours les ennemis de la dynastie catholique. Les catholiques, malgré la restauration de l'évêché fondé par saint Etienne, n'existaient presque plus. On constata de suite que la majorité absolue autochtone était formée par les Roumains. L'Empereur leur demanda de s'unir à Rome, car ils étaient tous de rite byzantin et séparés du Saint-Siège. Depuis Michel le Brave, ils avaient un évêque à Alba Julia. Il recevait l'ordination épiscopale en Valachie du Métropolitain de Targoviste à qui il jurait la foi orthodoxe non-unie. Les princes calvinistes cependant l'obligeaient dès qu'il était ordonné et avant d'entrer en fonction à jurer de respecter les réglemens de l'église calviniste et ne rien faire sans l'approbation du surintendant calviniste. Les Roumains de Fagaras étaient considérés comme réformés, et le prince leur nommait „un évêque“ sans caractère épiscopal; plusieurs protopopies de Hateg étaient devenues calvinistes. Théofil, évêque d'Alba Julia, convoqua un synode qui-pour sauver l'église roumaine du calvinisme-décida de s'unir à Rome. Son successeur Athanase Angel réalisa l'union. C'était un pas vers la roumanisation de la Transylvanie, et la

mort de l'hégémonie magyaro-calvine. C'est pourquoi François Rakoczy, catholique hongrois, essaya ille premier de détruire l'union. Il nomme Jean Circa, un calviniste forcené, évêque à la place d'Athanase qui s'était retiré à Sibiu. Trente protopopes se réunirent à Alba Julia pour protester contre cette tentative de détruire l'union, et Rakoczy dut battre en retraite. Mais une partie des Roumains abjurèrent l'union. Nous avons raconté les difficultés que les évêques catholiques hongrois firent aux évêques roumains unis. Ce furent encore les Hongrois qui introduisirent en Transylvanie Visarion, ce moine fanatique qui sûr du concours des autorités hongroises, ne se gêna pas d'effrayer de simples paysans avec toutes les peines de l'enfer, s'ils continuaient à se soumettre à leurs prêtres. M. Iorga reconnaît que la rupture des Roumains en deux confessions rivales a été l'oeuvre des Hongrois et des Serbes. Pour être justes, il faut admettre qu'ils n'auraient pu réussir si bien, si le prince de Valachie qui a eu toujours de l'influence sur les Roumains de partout ne s'était mis de leur côté. Constantin Brancovan avait renoncé à la politique de Michel le Brave, Radu Serban Mathieu Bassarab et Serban Cantacuzino. Le résultat de ce changement de front fut qu'il perdit la vie et provoqua l'installation des Phanariotes dans les Principautés Danubiennes. Mais cela c'est une toute autre question. Ce qui nous intéresse ici, c'est que les magnats qui entouraient Marie Thérèse conseillèrent l'Impératrice de donner aux non-unis de Transylvanie un évêque propre à eux. Sans cette disposition, tous les Roumains revenaient à l'évêque roumain d'Alba-Julia, qui était lui uni à Rome.

Il est exact que l'union des Roumains eut pour défenseurs le Primat de Hongrie et les jésuites. Pour les jésuites, on a vu comment ils étaient aimés par les Hongrois. Le primat qui travaillait dans ce sens au grand désespoir des Magyars était le cardinal Kolonits.

Fils du général slovène Ernest Kolonits et d'Elisabeth de Kuefstein, une allemande, il n'était pas Hongrois, comme de reste beaucoup de prélats hongrois, de tous les temps.

Marie Thérèse avait eu un faible pour les Hongrois, ce que l'on ne peut pas dire de son fils. Joseph II désirait être juste et faire du bien aux pauvres et aux malheureux. Il avait fait plusieurs voyages en Transylvanie. Il connaissait les souffrances du peuple roumain. „Imperator romanorum sum“ leur disait-il en écoutant leurs doléances. Il reçut plusieurs fois Horia en son palais de Vienne, et Horia en appelant les Roumains à combattre les seigneurs magyars, leur assurait que c'était l'Empereur qui lui avait donné cette mission. Des historiens comme Baritiu et Densusan sont sceptiques là-dessus, et pensent que Horia a induit en erreur ses compatriotes. Il paraît que ce sont les franc-maçons viennois qui l'ont surtout conseillé. Mais ces franc-maçons n'étaient-ils pas les meilleurs amis de Joseph ? Et comment expliquer que les autorités impériales firent longtemps la sourde oreille, aux appels désespérés des Hongrois ? Il est avéré que pour l'émouvoir, ceux-ci commirent un faux : ils frappèrent une médaille de Horia avec l'inscription : Rex Daciae. Ce n'est que croyant dans l'authenticité de cette médaille, que Joseph donna l'ordre à ses soldats d'arrêter Horia et permit aux Hongrois de l'empaler avec ses deux lieutenants. Tout ceci, l'ordre de ne pas faire d'autres recherches et l'antipathie de Joseph II envers les Magyars, nous fait penser que ceux qui refusent de croire que Horia avait l'assentiment de Joseph, peuvent se tromper.

De toutes les lois de Joseph II, une seule trouvait grâce aux yeux des Magyars : la réforme religieuse et parce qu'elle était foncièrement anticatholique. Quand il décréta cette réforme, les Hongrois de Buda voulurent lui élever une statue. Il refusa cet honneur. Quand il s'agit d'améliorer le sort des jobages, on lui

répond qu'au lieu d'adoucir le servage, il vaudrait mieux revenir aux rigueurs du code Verböczy.

Quand Joseph est forcé de céder aux Hongrois par nécessité, ils exultent. Ils chantent avec Baróti : „Nous avons vaincu et deux fois vaincu. Le croissant turc a été renversé pas nos bras foudroyants. Joseph lui aussi s'incline devant nous et rétablit nos lois“.

Le lecteur qui nous a suivi et sait comment ils ont renversé le croissant turc a le droit de sourire. Il trouvera que même pour un poète la licence est trop forte et l'imagination trop vive. Mais il ne faut pas insister.

Sayous affirme que la jeunesse magyare à la fin du XVIII siècle fut enthousiasmée pour les idées de liberté, égalité, fraternité, par tout ce qu'il y avait de généreux dans la Révolution Française. C'est possible ; mais la conspiration de quelques jeunes gens de Buda-pest à laquelle il se réfère, fut immédiatement étouffée par la police et on ne sait pas trop de quoi il s'agissait. Ce qui est incontestable, c'est que jamais la nation magyare ne fut plus fidèle et plus loyale envers la dynastie, qu'à cette époque. Les terribles campagnes de 1799 et 1800 sont celles dans lesquelles les Hongrois se distinguèrent le plus parmi les ennemis de la France. Oeuvre magyare aussi que le meurtre des plénipotentiaires français au congrès de Restadt. „On ne peut accuser les hussards du colonel Barboczy que d'avoir dépassé une consigne coupable“, assure Sayous. Nous le croyons, comme nous croyons que ce qui décida alors les Hongrois à être fidèles à l'Empereur ce fut seulement la crainte que les idées démocratiques et égalitaires de la France pussent contaminer [aussi la Hongrie. Ce fut très probablement encore cette raison qui les décida en 1804 à être moins fidèles. Le général Palffy reçut alors ordre de déclarer aux généraux français que la Hongrie était neutre. Il écrivit à Davoust „qu'aucune opposition ne sera faite aux troupes françaises.“ Plus tard le bruit que Napoléon avait l'intention

de mettre sur la tête de son frère Lucien la couronne apostolique, les décida à se montrer moins neutres. „Il sait cependant, ce grand tyran, que les Hongrois sont de petits tyrans qui ne veulent que être tyrannisés“ s'écrivait le comte Desenfy. Les tyranniser c'eut été, pour eux, les forcer à renoncer aux privilèges féodaux et à donner des droits politiques aux peuples qui habitaient la Hongrie et la Transylvanie. Ils surent cependant marchander leur concours aux coalitions antifrançaises sans rien leur refuser. Depuis lors et jusqu'en 1815 ils combattirent les Français et ils furent cordialement remerciés par l'empereur François, pour leur conduite.

Le XIX siècle passe pour le siècle de la renaissance hongroise. Dédaignés par l'Autriche triomphante, les Hongrois ont senti que pour continuer à vivre comme oligarchie, le jus hungaricum et les dispositions du code Verböczy étaient insuffisantes. Des penseurs conçurent l'idée de solidariser tout le peuple hongrois avec la caste dominante, en développant le chauvinisme magyar et la haine des autres races avec lesquelles ils habitaient. Les questions confessionnelles tombent au second plan. On réclamait de l'Empereur la liberté et un régime parlementaire, ce dont ne jouiront que les magyars et ceux qui se laisseront magyariser. C'est pourquoi, en 1848, la République Hongroise fut combattue, les armes à la main, par les Croates et les Roumains, qui, entre la tyrannie d'une oligarchie médiévale et l'autoritarisme d'un Empereur égal envers tous ses sujets et respectant leur nationalité, n'hésitèrent plus. L'Autriche n'aurait pas sombré peut-être si François-Joseph avait su transformer la monarchie en un empire fédéral. On lui conseilla cette solution ; mais suivant les suggestions du Baron de Beust, il se laissa conduire au dualisme par le romanesque maladif d'Elisabeth de Bavière et la légèreté d'un ministre brouillon.

De 1867 à 1918 les Hongrois furent les maîtres absolus de la moitié de l'empire autrichien. Ils commencèrent par ignorer le concordat de 1854, sous prétexte

qu'il n'avait pas été approuvé par la diète et qu'il amoindrissait les droits du roi apostolique. Puisque les curés ne pouvaient falsifier les actes d'état civil pour grossir le nombre des hongrois pur sang, le gouvernement hongrois créa des officiers d'état civil dépendant de l'administration. A la chambre des magnats, les pairs catholiques renforcés de tout l'épiscopat catholique et des autres évêques roumains et serbes résistèrent; mais les ministres soutenus par l'opinion publique magyare forcèrent la main du malheureux François-Joseph. Il créa une fournée de pairs, qui déplacèrent la majorité.

A l'assemblée de Blaj en Mai 1848, les Roumains présidés par Lemeny et Siaguna, leurs évêques, l'un uni, l'autre non uni, demandèrent une métropole unique. François-Joseph aurait pu très facilement satisfaire cette demande et refaire l'union ecclésiastique de tous les Roumains, détruite par François Rakoczy et les Hongrois. Siaguna, l'évêque non uni était surtout l'homme de la cour, et s'il résiste, ce fut parce que c'était le désir secret de Vienne. Au Bourg on désirait amadouer les Hongrois et on savait combien ils étaient contraires à l'Union des Roumains. Après l'Anschluss que nous appelons dualisme austro-hongrois, le parlement hongrois s'empressait d'enregistrer le statut organique de l'église roumaine non unie. On divisait les Roumains en deux métropoles rivales. Un membre correspondant de l'Académie Roumaine et haut fonctionnaire de l'Etat nous a assuré par devant un évêque qu'en 1919, lors de l'occupation roumaine de Budapest, il a trouvé dans les archives de la Présidence du conseil des Ministres Hongrois la correspondance entre le comte Jules Andrassy, alors Président du Conseil, et un prélat roumain non-uni. Il était question du transfert de la résidence de la métropole non-unie à Budapest et de moyens pour détruire l'Union, Une chose est quand même positive : le gouvernement hongrois avait décidé la création d'un évêché magyarisant de rite byzantin à

Makau et le patriarche de Karlovitz avait promis d'ordonner l'évêque que le Roi Apostolique aurait nommé. Les Hongrois ajournèrent cette fondation et mirent tout en jeu pour obtenir en premier lieu de Pie X la création de cet évêché uni de Hajdu Dorogh, qui fit tant de mal au catholicisme. Pour comprendre cette tactique, il faut savoir que l'on craignait de voir tous les Roumains fils de l'église qui la première céderait à la Hongrie dans cette question passer à l'autre. On se rendait compte qu'après un tel geste en faveur de l'union, jamais le Pape n'aurait pu être trompé. Tandis que si à cause de Hajdu Dorogh tous les Roumains étaient devenus non unis, cela aurait été tant de gagné pour les Hongrois. Ils savaient bien que jamais et nulle part une église non unie ne peut résister à l'État. C'était donc bien „enmanché“, mais anticatholique.

Sous le régime dualiste, les chefs du gouvernement hongrois s'appelaient Bethlen ou Tisza le plus souvent, des calvinistes. Les évêques catholiques hongrois acceptèrent, même que le dernier Tisza prît une part sacramentelle au couronnement du dernier roi de Hongrie. Ils permirent au président patron de l'église calvine d'exercer les fonctions ecclésiastiques du Palatin, une vraie *communicatio in sacris*.

Dans la Hongrie indépendante c'est encore plus prononcé. L'amiral Horthy et le Comte Bethlen, tous les deux calvinistes convaincus, dictent l'un comme régent et l'autre en qualité de président du Conseil. En Octobre 1926, un hongrois bon catholique, à qui nous rendions visite à Budapest, nous confiait avec peine que la Hongrie devenait de jour en jour plus protestante. Nous nous sommes abstenus de lui dire que cela ne nous étonnait pas. On pourrait même croire qu'une partie du peuple hongrois hait encore le christianisme. On sait qu'en 1876, lorsque les chrétiens des Balkans étaient massacrés par les mahométans et que l'Europe entière frémissait d'horreur et d'indignation, la presse hongroise

prenait la défense des Turcs. Dans des réunions publiques on insultait les martyrs de la Croix, et la jeunesse magyare envoyait un sabre d'honneur à Osman-Pacha. Ce fut la même chose, mais moins unanime, au début de la guerre italo-turque.

En 1606 le magyarisme protestait contre les dispositions de l'art. 7 du traité de Zivatorok qui garantit l'existence des catholiques vivant dans la Hongrie turque, où on avait détruit les églises catholiques et les nemes interdisaient le culte catholique. Si, par hasard, les Hongrois avaient pu se reconstituer en État indépendant et oligarchique avec le concours des Turcs et des protestants — leur rêve au XVII et XVIII siècle — il n'existerait plus aujourd'hui de Hongrois catholique. On nous montrait dernièrement une statistique universitaire : à l'université de Budapest, le premier semestre de 1927, il'y avait 3684 étudiants catholiques et 1124 protestants, tandis que dans le second le nombre des catholiques tombait à 3483 et les protestants montaient à 1526. À Debreczen, qu'on nomme la Rome Hongroise, la statistique serait encore plus éloquente. On enlève des billets de banque l'image de la Sainte Vierge qui offusque les protestants, et pour faire comprendre au clergé hongrois l'inconvenance de participer aux réunions convoquées en vue de la résurrection de la vieille mythologie magyare, il a fallu que Rome intervînt.

Parmi les 6 ou 7 millions de Hongrois, qui vivent sur terre, il y a incontestablement de vrais et bons catholiques, mais il est tout aussi vrai que si l'Église Catholique a gardé après Mohacs dans le Royaume de Hongrie le caractère d'église dominante, c'est que ce fut la volonté de la maison régnante et que les Magyars y trouvèrent certains avantages. Cela leur donnait du prestige à l'étranger et permettait la dénationalisation des nationalités non hongroises et catholiques. Etudiant les listes de l'épiscopat hongrois, on est surpris du nombre des noms étrangers au magy-

arisme qu'on y trouve. Les journaux de Budapest prétendent que le cardinal Czernok, en mourant, aurait dit que la preuve qu'en Hongrie les autres nations étaient libres, c'est que lui, fils d'un pauvre slovaque, meurt cardinal primat de Hongrie. La vérité est que l'on pouvait et on peut arriver aux plus hautes charges en Hongrie, mais à condition de se magyariser et de renier sa propre nation. Est-ce que M. Bud, Roumain par son père et sa mère, devenu Ministre des Finances en Hongrie, ne signifie pas la même chose ? Et bien d'autres...

En Roumanie les deux tiers des Hongrois sont protestants, et le tiers qui se dit catholique, est formé en partie de gens d'origine non magyare. A Miercurea Ciucului, les catholiques hongrois ont manifesté contre le concordat qui les empêchera dorénavant de dominer les autres catholiques, quatre fois plus nombreux. Ils ont osé déclarer qu'ils tiennent plus au magyarisme qu'au catholicisme. Nous le savions, mais il fallait que tout le monde le sût.

L'histoire véridique constate que la croisade des Hongrois contre le croissant est un conte et le catholicisme hongrois une légende. Le *Regnum Marianum* un mythe.

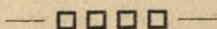
Le peuple hongrois a d'incontestables qualités. La musique magyare fait battre tout coeur bien placé, les peintres hongrois méritent l'admiration des artistes et les sculpteurs aussi. La littérature hongroise, ses romanciers et ses poètes se sont fait une place des plus honorables dans le monde. La prosodie hongroise est une vraie musique, et nous avons essayé, sans succès malheureusement, d'apprendre le hongrois. Hospitalier et bon vivant, très poli, le Hongrois est aussi sympathique que possible. Nous sommes bien loin d'être les adversaires du peuple magyar. Nous croyons fortement que Roumains et Hongrois sont destinés par la Providence à vivre comme des frères. Il forment une île

dans la mer slave et pour défendre leur vie nationale, ils ont tout intérêt à s'entendre. Nous connaissons des Roumains qui désirent réellement une entente hongro-roumaine. Et aussi des Hongrois. Mais „Amicus Plato, sed magis amica veritas.“

Pour s'expliquer comment ce qui est contraire à la vérité historique naquit et persiste, il faut connaître à fond l'âme magyare et savoir combien il est facile à un hongrois de se suggestionner et croire ce qu'il désire.

Avec une imagination des plus vives et créatrice, comme tout poète on arrive à dédaigner la vérité. Souvent on prend pour habileté ce qui est tout autre chose. De là une versatilité et un manque de sincérité connus de Catherine II qui écrivait à Joseph II pour lui dire, des Hongrois : „chez ces Messieurs, dire et faire sont deux choses très différentes“.

En écrivant ces pages, nous avons tâché de faire connaître la vérité historique en nous servant de tout ce qui la dévoile telle qu'elle est et rien de plus.



ERRATA

À la page 23 ligne 14, il faut lire 1848 non pas 1444.

